

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 15



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- I. — Les Poèmes d'Ecolier, de Guy de Mau-
passant Maurice d'Hartoy
- II. — George Sand et Gustave Flaubert..... Maurice Haloche
- III. — Nouvelles Recherches sur les Sources
locales traditionnelles de Madame Bo-
vary Gaston Bosquet
- IV. — L'Ascendance Champenoise de Gustave
Flaubert Les Ecrivains de
Champagne
- V. — Le Baptême d'Emma Bovary en Egypte Pierre Lambert
- VI. — Une Leçon de Madame Bovary..... Gaston Bosquet
- VII. — Flaubert et les Goncourt. Extrait du Jour-
nal des Goncourt (suite) Edmond et Jules
de Goncourt
- VIII. — Les Exemplaires sur Grand Papier de
Salammbô Pierre Macqueron
- IX. — L'Opinion des autres sur Gustave Flau-
bert Barbey d'Aurevilly
Paul Léautaud
J.-P. Sartre
- X. — Une Lettre de Gustave Flaubert est à dater.
- XI. — Un Portrait de Gustave Flaubert est à authentifier.
- XII. — Flaubert et le Cinéma.
- XIII. — Le Portrait de M^{lle} Leroyer de Chantepie.
- XIV. — Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot.
- XV. — Autour de Flaubert et de son Œuvre :
 - 1. — Itinéraire du Curé Bournisien.
 - 2. — Exposition, à Dieppe, d'autographes de Flaubert et
de Maupassant.

3. — La Maison du Fou, à Croisset.
4. — La Maladie et la Mort de Flaubert.
5. — A propos de la Bibliothèque Flaubert à Croisset.

XVI. — Echos et Nouvelles :

La ferme « à Couturier ». — Madame Bovary au Maquillage. — Le film des Liaisons dangereuses.

XVII. — Gustave Flaubert à la Radio et à la Télévision :

A la Radio Suisse. — A la Radio Française. — Madame Bovary à la Télévision.

XVIII. — Questions et Réponses :

Où sont les lettres de Flaubert, écrites en Egypte ? — Une faute de copie dans Salammô. — Le buste de Flaubert père, par Pradier. — Les sources « des Rives de la Seine », dans Madame Bovary et dans Salammô. — Bibliographie des Œuvres de Flaubert.

XIX. — Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin.

XX. — Journaux et Revues reçus par notre Société.

XXI. — Comptes Rendus Littéraires :

Les Cousins de Nogent-sur-Seine. — Relisons Madame Bovary. — La Victoire de Ry. — Mon père, Léon Hennique.

XXII. — La Vie de notre Société :

Manifestation littéraire à Croisset, du 5 juillet 1959.

XXIII. — Bibliographie.

LES POÈMES D'ÉCOLIER DE GUY DE MAUPASSANT

Par Maurice D'HARTOY

La sympathie rencontrée par notre « *Maupassant, poète inconnu* », auprès des fidèles de l'incomparable conteur normand, nous commande de revenir, avec des armes nouvelles, sur un sujet qui suscite toujours une évidente curiosité.

C'est à la gentillesse de M. Jacques Lambert, le libraire-éditeur parisien, que nous devons la bonne fortune de placer aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs quelques autographes encore jamais vus par le grand public.



De ces cinquante-deux pages in-folio, montées sur onglets, un peu amincies et pâlies par le temps, nous n'avons retiré que quatre pièces en raison du caractère suffisamment représentatif de chacune d'elles :

I. — POUR SE FAIRE CHASSER DU SÉMINAIRE...

La première en date de ces « rimaileries » se rattache à l'incident scolaire bien connu : le jeune Maupassant chassé du séminaire d'Yvetot pour libertinage... en vers.

L'écolier, arraché à ses chers galets d'Étretat, avait tenté à plusieurs reprises de fuir le collège maussade où l'enfermait une mère très tendre mais soucieuse pour son « poulain échappé » d'une éducation parfaite. C'est ainsi qu'il tombait périodiquement malade, de maux mystérieux qui s'évanouissaient dès le retour au petit port de pêche, par la vertu sans doute des embruns et des mâts, des fortes odeurs de saumures et de varechs. Mais la ruse finit par s'éventer...

En octobre 1867, l'adolescent — alors âgé de dix-sept ans — trouva enfin la bonne formule : il rédigea et laissa traîner une épître audacieusement dédiée à une cousine mariée de la veille et dont il se disait amoureux éploré. Cette lettre, « égarée » non loin des professeurs, ne manqua pas son but : le rimeur fut expulsé.

On lira, ci-après, la première page de l'élégie « coupable ».

Vers adressés du fond du séminaire d'Yvetot à
Mademoiselle E. P. au son mariage.

Comment relier loin du monde,
Privé de l'air des champs des bois
Dans la tristesse qui m'inonde
Faire entendre une douce voix.

Vous m'avez dit " Chantez des fêtes
" Ou les fleurs et les diamants
" s'entacent sur de blanches têtes
" chantez le bonheur des amants "

Mais dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis
Nous ne connaissons sur la terre
Que soutanes et que surplis.

Comment dire Amour, Hyménée,
Deux suivis de ris et de chants
Parler d'épouse fortunée
De fleurs de parfums enivrants,
Et loin du fracas de la fête
Lachés aux regards anxieux
Raconter les doux tête à tête
Autorisant de doux aveux.

Car dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis
Nous n'apercevons sur la terre
Que soutanes et que surplis.

Le texte ici reproduit est bien celui qui fut jugé incompatible avec la dignité requise de tout bon séminariste. On le trouve assez différent dans les SOUVENIRS du baron Albert Lumbroso, où la deuxième strophe « Comment dire Amour... » ne figure pas.

...Or donc, quand le portier du collège ramena l'indésirable potache à M^{me} Laure de Maupassant, celle-ci gronda *pro forma* le jeune Guy, tout

en se retenant de pouffer de rire et, finalement, lui tendit les bras en lui annonçant qu'il serait « transféré » au lycée de Rouen.



M^{me} de Maupassant connaissait depuis longtemps la poétique manie de son fils. Femme de goût, très cultivée, l'amie d'enfance de Flaubert savait parfaitement discerner les banalités de cette production enfantine comme aussi la surprenante précocité du collégien dans l'observation et la faculté de s'exprimer. Elle aimait à rappeler ces vers que l'enfant avait composés dès la treizième année :

*La vie est le sillon du vaisseau qui s'éloigne,
C'est l'éphémère fleur qui croît sur la montagne,
C'est l'ombre de l'oiseau qui traverse l'éther,
C'est le cri du marin englouti par la mer...
La vie est un brouillard qui se change en lumière,
C'est l'unique moment donné pour la prière.*

Cette pièce, étonnante pour une plume de treize ans, ne figure dans aucun recueil et son accent religieux ne se trouve guère dans l'œuvre de Maupassant. C'est que d'autres appels, venus des mille voix de l'exubérante Nature, devaient bien vite retenir le robuste Cauchois qui se flattait d'être avant tout « un paysan et un vagabond fait pour les côtes et les bois ».

Cette profession de foi qu'il confessa, d'une voix très humble, à la princesse Mathilde, certain soir de réception où l'avait amené Dumas fils, Maupassant la portait en lui depuis 1866 au moins, date à laquelle le cahier intime de l'écolier-poète nous révèle sa passion pour les grandes aventures, passion que la nécessité vulgaire de gagner sur place le pain quotidien devait transposer et maintenir sur un plan sentimental et, plus exactement : sexuel. Ce sera notre seconde citation :

II. — QUAND UN NORMAND RÊVE DU ROI ANGLAIS...

On sera peut-être surpris qu'un petit Normand, aspirant-corsaire des côtes de la Manche par surcroît, ait éprouvé de l'attrance pour le cruel ennemi de Philippe Auguste. Il est vrai que les premiers vers nous renseignent sur l'épicentre des tremblements admiratifs de l'enfant... qui venait tout naïvement de lire LE TALISMAN de Walter-Scott, c'est-à-dire le roman du roi Richard-Cœur-de-Lion en Palestine :

*...Les chevaliers en leur pesante armure
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la sainte sépulture.*

On trouvera, sur notre reproduction photographique, des corrections inspirées par Flaubert, mais nous possédons personnellement une autre version, plus ancienne, entièrement de la main du jeune Guy et dont le premier vers débute par un participe présent bien lourd auprès du vocable suivant :

« *Etant enfant, j'aimais les grands combats* »

De lui même, déjà soucieux de la forme, l'écolier corrigea :

« *J'étais enfant. J'aimais les grands combats* ».

Cette correction a prévalu dans l'édition Charpentier de 1880 et dans toutes celles qui suivirent.

III. — UN POÈME INÉDIT DE LA DIX-NEUVIÈME ANNÉE

Voici maintenant un poème resté inédit. Il en vaut d'autres cependant ; et l'on peut même y découvrir les bouillonnements d'une adolescence à sa pointe la plus tendre.

Jeunesse

Libre et levant le front l'orgueilleuse jeunesse
Sont l'avenir entier qui germe dans son cœur
Elle connaît sa force et dans ses jours d'ivresse
Regarde le ciel même avec un ris moqueur

Il est pourtant des jours où l'avenir est sombre
Où l'on pleure ou l'on doute au l'homme le plus fort.
Voyant tout son espoir s'éteindre, ainsi qu'une ombre
Sont frapper sur son cœur comme un souffle de mort

Quand soudain agonise en nous la confiance
Nous cherchons, éperdus quelques regards amis
Un cœur qui nous soutienne en notre défaillance
Devant qui notre orgueil tombe et teste soumis.

La pitié d'un ami nous irrite et nous blesse
Il frappe pour guérir, l'homme est toujours brutal
Il faut la main légère et douce, sans faiblesse
Qui jusqu'à la racine aille chercher le mal.

Guy était âgé de dix-neuf ans quand il écrivit cette *JEUNESSE* que plusieurs ont apparentée, à cause de sa caressante sensibilité, aux *VAINES TENDRESSES* de Sully Prud'Homme qui venaient de paraître.

A la fin de cette confession de lycéen — dont nous ne donnons ici que les quatre premières strophes en autographe — Maupassant rêve d'une amitié moins « haute » et moins « sainte » que celle d'une mère. Il rêve, il appelle l'éternel féminin, hantise qui ne le quittera plus jamais :

« Heureux, heureux celui qui peut verser son âme
 Ses inspirations, esprits, rêves joyeux,
 Chagrins et pleurs enfin dans le sein d'une femme... »

IV. — FIN D'ADOLESCENCE. BIFURCATION

Trois ans plus tard, devenu bachelier et pourvu d'un emploi au ministère de la Marine, dans ce même bureau où notre bon ami le poète Jules Matelot devait, un jour, rêver à son tour sur les statistiques, Guy de Maupassant, qui, par Flaubert, connaît à présent l'art d'observer et de décrire en foulant aux pieds le conformisme bourgeois, s'apprête à déboucher sur les routes du réalisme. Mais au premier essai, dans cette *CHOSE VUE HIER SOIR DANS LA RUE*, il dépasse quelque peu la mesure tout en exprimant peut-être ses désillusions et ses authentiques dégoûts :

Chose vue hier soir dans la rue

~~~~~

La joue était gluante et suait sous le pied  
 Son œil glauque s'ouvrait stupide et sans regard  
 La mamelle ballait et tombait sur son ventre  
 La mâchoire édentée et noire comme un autre  
<sup>hydre</sup>Beauté s'entr'ouvrait, foyer d'infections  
 Qui vous sautaient au nez avec chaque parole.  
 On sentait clapoter sous la chair flasque et molle  
 Le liquide visqueux des putréfactions.

Paris 1872

Cette stigmatisante peinture du vice, sous un aspect si répugnant, souligne sans doute le dernier haut-le-cœur d'une enfance demeurée poétique et qui meurt. Elle marque plus sûrement encore la volonté de « faire hénaurme » en morbidesse, genre dans lequel et non sans bruit se spécialisera son compatriote Jean Lorrain.

Mais ce poème est déjà d'un homme et non plus d'un écolier. Maupassant a vingt-deux ans. Il a fait un peu la guerre, assez pour en connaître maint désordre et mainte turpitude dont il saura tirer plus tard un chef-d'œuvre : *Boule de Suif*. Sur le pavé parisien, il a surpris bien des misères, observées de cet œil implacable que lui aiguïsa le maître de Croisset. Le voilà prêt au grand combat. Il va, comme il dit, « descendre à la prose » mais ce sera une « montée » car, entre ses mains viriles et voluptueuses, cette prose va devenir un merveilleux instrument de succès.

Adieu jeunesse ! Adieu poésie !

Dans trois ans, il publiera son premier conte de terreur dans l'*ALMANACH LORRAIN* de Pont-à-Mousson, sous la signature de Joseph Prunier (1).

Comme Rastignac déjà vieux de trente-sept ans, comme *Bel Ami* qui ne naîtra qu'en 1885, Maupassant, avec son seul talent et sa très rare opiniâtreté, pourra bientôt dire, lui aussi : « A nous deux, Paris » !

Maurice d'HARTOY.

(1) La Main d'Ecorché.

---

## George Sand et Gustave Flaubert

---

Dès mars 1839, nous rencontrons, dans la *Correspondance*, le nom de *George Sand* dans une lettre qu'adressait Flaubert à Ernest Chevalier : « Tu me dis que tu as de l'admiration pour George Sand, je la partage bien (et avec la même réticence). J'ai lu peu de choses aussi belles que *Jacques*. Parles-en à Alfred (Le Poittevin) ».

Mais c'est seulement en 1863 qu'ils font connaissance à l'un des dîners Magny où Dumas fils et Sainte-Beuve les présentèrent l'un à l'autre. Et tout de suite une correspondance intéressante va s'échanger qui traitera surtout de leurs travaux réciproques, de leurs réflexions, de la différence — très marquée — entre leurs points de vue ; correspondance exempte de toute dissimulation, de toute coquetterie : « Pas de vraie amitié sans liberté « absolue », lui écrira-t-elle. N'a-t-on pas dit, par ailleurs, que sa devise, à elle, semble avoir été :

« *Je veux que l'on soit « femme » et qu'en toute rencontre  
Le fond de notre cœur en nos discours se montre* ».

Or, le cœur de George Sand était infiniment bon et c'est ce qui attendra Flaubert, comme d'autres l'avaient été avant lui. Ne lui écrivait-elle pas, le 10 février 1863 : « ...ce qu'il y a de meilleur est dans la tête pour comprendre et dans le cœur pour apprécier ». La grande

cantatrice Pauline Viardot dira plus tard que son illustre amie était méconnue, en ce sens qu'on a parlé de ses œuvres, mais insuffisamment de sa bonté.

En 1863, George Sand avait 59 ans et Flaubert 42.

Elle avait débuté dans le roman en 1831 par *Rose et Blanche* — (on remarquera qu'elle affectionnait les prénoms ; souvent ils serviront de titre à ses ouvrages) — écrit en collaboration avec Jules Sandeau et signé Jules Sand. Mais, six mois plus tard, elle publiait, seule, *Indiana*, signé cette fois du pseudonyme qu'elle allait immortaliser — que suivirent immédiatement : *Valentine, Lélia, Jacques, André, Simon, Mauprat, Les Sept Cordes de la Lyre, Consuelo, Jeanne, Horace, Le Meunier d'Angibault, La Mare au Diable* (1), *Lucrezia Floriani, Le Pêché de M. Antoine, La Petite Fadette, François le Champi, Adriani, Narcisse, Jean de la Roche*, etc., etc., indépendamment de nombreuses pièces de théâtre. Elle n'était donc pas seulement célèbre dans le monde entier à cause de ses amours retentissantes et diverses.

Il y avait — en 1863, toujours — une vingtaine d'années qu'elle connaissait Michelet dont les idées différaient autant des siennes qu'en différaient celles de Flaubert ; Michelet qui trouvait d'*Indiana* le style « admirable », mais la conduite médiocre, et, dans *Lélia*, un mélange bizarre de mysticisme religieux, de hardi rationalisme, de sensualité et de fougue révolutionnaire... » ; Michelet qui lui écrivait, en mars 1857 : « ...Toute parole qui tombe de votre plume, c'est l'immortalité » et, en décembre de l'année suivante : « ...vous êtes l'une des deux ou trois personnes auxquelles tient encore la gloire de la France ; Michelet, enfin, qui, dans la préface de *L'Amour*, a dit « Le plus grand prosateur du siècle est une femme : Madame Sand ».

Mais revenons à la *Correspondance*. Dès leurs premières lettres, on sent combien différent leur façon de voir et de sentir. Le 2 février 1863, George Sand répond à Flaubert qui lui a exposé son « invincible répulsion à mettre sur le papier quelque chose de son cœur » : « ...Je ne comprends pas du tout, oh ! mais pas du tout. Moi, il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur ? est-ce que c'est quelque chose de différent ? est-ce que la sensation même peut se limiter ? est-ce que l'être peut se scinder ? Enfin, ne pas se donner tout entier dans son œuvre me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose que ses yeux et de penser avec autre chose que son cerveau... ».

Flaubert ayant manifesté le désir d'avoir le portrait de sa correspondante « pour l'accrocher à la muraille de mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul... », elle lui répond qu'elle choisira elle-même ce qu'il y aura de plus présentable lorsqu'elle ira à Paris (où elle se rendait assez fréquemment) : « Merci de l'accueil que vous voulez bien faire à ma figure insignifiante en elle-même, comme vous savez bien... ». Quelque temps après, en effet, elle met à la « grande vitesse une bonne épreuve du dessin de Couture et y joint une épreuve photographique d'un dessin de Marchal, qui a été ressemblant aussi ; mais d'année en année on change. L'âge donne sans cesse un autre caractère à la figure des gens et c'est pourquoi leurs portraits ne leur ressemblent pas longtemps ».

(1) Le 12 juin 1884 (vente Bovet) on adjugeait pour 105 francs la quittance (16 février 1846) donnée par G. Sand (Aur. Dupin) à ses éditeurs Giroux et Vialat, d'une somme de 2.500 francs pour son roman *La Mare au Diable* qui, disait Saint-Marc Girardin, « fait partie des « Géorgiques » de la France ».

Une lettre de Flaubert la remercie de cet envoi en ces termes : « Eh bien, je l'ai cette belle, chère et illustre mine. Je vais lui faire un large cadre et la pendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison » ...Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture ». Quiconque placera sous ses yeux ledit dessin ne s'étonnera nullement du choix de Flaubert. Il y a dans ce dessin, une rectitude, une noblesse, une majesté toute romantique. « Quant à Marchal, continue Flaubert, il n'a vu en vous que « la bonne femme », mais moi qui suis un vieux romantique, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur » qui m'a fait rêver dans ma jeunesse... ».

Le 29 février 1864 a lieu la première représentation du *Marquis de Villemer*, à l'Odéon, pièce dont Dumas fils avait écrit le scénario, le premier acte et la moitié du second, afin de venir en aide à sa grande amie qui éprouvait toujours des difficultés lorsqu'il s'agissait de faire dialoguer ses personnages ».

A côté du chef de claque, ce personnage rituel, à la troisième galerie, il y avait un bonhomme de haute carrure, aux longs cheveux, à la face congestionnée, qui tapait comme un sourd, encourageant les « romains », de l'exemple, du geste et de voix, prenant tous les effets avec une rare perspicacité, les soulignant et n'en laissant passer aucun. Ce claqueur pas ordinaire, c'était tout naïvement Gustave Flaubert (2).

« Vous avez été si bon et si sympathique pour moi, lui écrivait George Sand quelques jours plus tard, à la première représentation de *Villemer* que je n'admire plus seulement votre admirable talent, je vous aime de tout mon cœur ».

Elle ne lui cache pas, dans une lettre du 12 août 1866, combien elle reconnaît de qualités et à quel point elle l'admire : «...De loin je peux vous dire combien je vous aime sans craindre de rebâcher. Vous êtes un des « rares » restés impressionnables, sincères, amoureux de l'art, pas corrompus par l'ambition, pas grisés par le succès. Enfin, vous avez toujours vingt ans par toutes sortes d'idées qui ont vieilli, à ce que prétendent les séniles jeunes gens de ce temps-ci ».

Deux mois plus tard, elle lui écrit qu'elle serait enchantée d'avoir son impression écrite sur la Bretagne ; « moi, je n'ai rien vu assez pour en parler... Pourquoi votre voyage est-il resté inédit ? Vous êtes « coquet » ; vous ne trouvez pas tout ce que vous faites digne d'être montré. C'est un tort. Tout ce qui est d'un maître est enseignement, et il ne faut pas craindre de montrer ses croquis et ses ébauches. Je vous ai entendu dire : « Je n'écris que pour dix ou douze personnes ». J'ai protesté intérieurement. Les douze personnes pour lesquelles on écrit et qui vous apprécient, vous valent ou vous surpassent ; vous n'avez jamais eu besoin, vous, de lire les onze autres pour être vous. Donc, on écrit pour tout le monde, pour ce qui a besoin d'être initié ; quand on n'est pas compris, on se résigne et on recommence. Quand on l'est, on se réjouit et on continue. Là est tout le secret de nos travaux persévérants et de notre amour de l'art. Qu'est-ce que c'est que l'art sans les cœurs et les esprits où on le

(2) Félix Duquesnel. *Souvenirs littéraires*, Paris, 1902. Nous ne doutons pas que Flaubert ait applaudi à tout rompre. Mais n'y a-t-il pas lieu de penser que Duquesnel a « brodé ». En effet, l'auteur de *Madame Bovary* écrit à sa nièce, avant d'aller au spectacle : « ...Je vais ce soir à la première de la mère, Sand, dans la loge du Prince (sic)... ». Mais il fut fortement ému ; Sand écrivait à ses enfants : « Flaubert était à côté de nous et pleurait comme une femme ».

verse ? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien... Cent fois dans la vie, le bien que l'on fait ne paraît servir à rien d'immédiat ; mais cela entretient quand même la tradition du bien vouloir et du bien faire, sans laquelle tout périrait... ».

Et elle continue de se peindre moralement dans ses superbes lettres à Flaubert qui ne pourra s'empêcher de lui écrire : « Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ? ».

Flaubert lui faisait part, comme aux autres intimes avec lesquels il correspond, de la difficulté qu'il éprouve à composer ses textes, George Sand lui répond : « Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible ; est-ce une coquetterie ? ça paraît si peu ! Ce que je trouve difficile, moi, c'est de choisir entre les mille combinaisons de l'action scénique, qui peuvent varier à l'infini, la situation nette et saisissante qui ne soit pas brutale ou forcée. Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous... ».

Et l'auteur de *Madame Bovary* de répondre : « ...Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas primesautier, votre ami, non ! pas du tout ! ».

En ce qui la concerne, elle, « le vent joue dans sa vieille harpe, dit-elle, comme il lui plaît d'en jouer. Il a ses « hauts » et ses « bas », ses grosses notes et ses défaillances » ; au fond, ça lui est égal, « pourvu que l'émotion vienne... Laissez donc le vent courir un peu dans vos cordes. Moi je crois que vous prenez plus de peine qu'il n'en faut... ».

George Sand était d'une activité étonnante. De Bagnères-de-Luchon, où il s'est rendu, après le décès de sa mère, pour refaire un peu ses nerfs malades, Flaubert lui demande (12-7-72) ce qu'elle fait. Elle le lui dit le 19 du même mois : « ...J'ai fait depuis Paris (où ils se sont rencontrés peu de temps auparavant) un article sur Mademoiselle Flaugergues (3), qui paraît dans l'*Opinion Nationale*, avec un travail de « ladite » ; un feuilleton pour le *Temps* sur V. Hugo, Bouilhet, Leconte de Lisle et Pauline Viardot. J'ai fait un second conte fantastique pour la *Revue des Deux Mondes*, un conte pour les enfants. J'ai écrit une centaine de lettres... ». La paresse, qu'elle disait être « la lèpre de son temps », n'était vraiment pas son fait.

En décembre 1872, Flaubert écrit à sa correspondante de Nohant : « ...Pourquoi publier par l'abominable temps qui court ! Est-ce pour gagner de l'argent ? Quelle dérision ! Comme si l'argent était la récompense du travail ! et pouvait l'être ! Cela sera quand on aura détruit la spéculation, d'ici là, non ! Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort ? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur,

(3) Pauline de Flaugergues, poétesse qui vécut six ans avec Henri de La Touche qu'avait aimé, avant elle, Marceline Desbordes Valmore. H. de La Touche était mort en 1851. P. de Flaugergues vécut de son souvenir, uniquement :

Sur la force appuyée et la main dans la sienne,  
J'ai marché sans effroi six ans déjà passés.  
Que mon bras à mon tour t'enlace et te soutienne  
Si la route, un moment, meurtrit tes pas lassés...

Les « Bruyères », parues en 1851, contiennent des pièces dans lesquelles son cœur de femme a fait entendre des notes d'un profond retentissement.

et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Pourquoi donc publier ? Est-ce pour être compris, applaudi ? Mais vous-même, « vous », grand George Sand, vous avouez votre solitude... ».

L'auteur de la *Petite Fadette* lui répond, quelques jours après, assez longuement, notamment ces lignes qui voulaient être prophétiques : « ...Tu veux écrire pour le temps. Moi, je crois que, dans cinquante ans, je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. C'est là la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée est plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fut-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idée de douceur et de poésie... ». On voit, par ces lignes, que la vanité n'était pas son fort. D'autre part, l'intérêt éveillé par certaines de ses œuvres est encore vivace et son souvenir loin de désertter la mémoire des hommes.

Elle eut pourtant pu tirer vanité des éloges que lui prodiguèrent les plus illustres de ses contemporains. Nous connaissons ceux de Michelet et de Flaubert. Voici ceux de Victor Hugo. Ils ont leur prix, même si l'on tient compte de la courtoisie qui le poussait aux compliments, surtout lorsqu'il s'adressait à une femme. Voici ce qu'il lui avait écrit le 8 février 1870 : « ... Vous aurez dans l'avenir l'aurore auguste de la femme qui a protégé la Femme. Votre admirable œuvre tout entière est un combat et ce qui est combat dans le présent est la victoire dans l'avenir. Qui est avec le progrès est avec la certitude. Ce qui attendrit lorsqu'on vous lit, c'est la sublimité de votre cœur. Vous le dépensez tout entier en pensée, en philosophie, en sagesse, en raison, en enthousiasme. Aussi, quel puissant écrivain vous êtes... ».

Flaubert reprend le sujet après réception de la lettre de George Sand : « ...Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon « ire »... N'allez pas croire que je compte sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains. J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paie pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) ne peut se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim ! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier... ».

Plusieurs longues lettres suivent dans lesquelles il traite de style, de composition ; elles sont du premier trimestre de l'année 1876 et la dernière expédiée par George Sand à Flaubert porte la date du 24 mars de cette même année. Il y est question des *Rougon*, de Zola, qui viennent de paraître, livre, dit-elle, qui est de grande valeur, un livre « fort », comme tu dis, et digne d'être placé au premier rang. Cela ne change rien à ma manière de voir, que l'art doit être la recherche de la vérité, et que la vérité n'est pas que la peinture du mal ou du bien... ». Le 8 juin suivant, elle s'éteignait dans sa soixante-douzième année.

Flaubert vint à ses obsèques, cela va sans dire et, comme bon nombre de ceux qui le coudoyaient, versa d'abondantes larmes. Dix jours plus tard, ayant reçu un mot de Maurice Sand, il lui répondait : « ...Oui, nous nous sommes compris là-bas ! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné). Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. Pauvre chère grande femme ! Quel génie et

quel cœur ! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre... Et quand vous aurez été la rejoindre ; quand les arrières petits-enfants de vos deux fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent — dans plusieurs siècles — des cœurs pareils aux nôtres palpitent par le sien ! On lira ses livres, c'est dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour ! ».

Ce magnifique panégyrique dicté par un grand cœur ne pouvait mieux convenir à la femme et à l'écrivain de grand cœur que fut George Sand.

Maurice HALOCHE.

---

## NOUVELLES RECHERCHES SUR LES Sources locales traditionnelles de Madame Bovary

---

Dans cet article, qui complétera celui paru dans le n° 11 de ce Bulletin, pp. 15-23, nous examinerons d'abord certains points de l'histoire religieuse et économique de Ry pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, en indiquant les allusions que l'auteur de *Madame Bovary* a pu y faire dans ses brouillons et dans son texte définitif, après quoi nous apporterons quelques documents nouveaux sur la vie et la personnalité de plusieurs des prototypes traditionnels.

### L'ABBAYE DE L'ILE-DIEU

Avant la Révolution de 1789, Ry était le siège d'un doyenné qui comprenait une abbaye remontant à l'ermitage fondé au 12<sup>e</sup> siècle, près de la Chapelle de Sainte-Honorine, par un Chanoine régulier de Saint-Laurent-en-Lyons, Hugues de Saint-Jovinien (10). Attirés par sa piété, ses austérités et sa patience dans ses maux, d'autres solitaires vinrent l'y rejoindre.

Bientôt, à leur intention, Renaud de Pavilly, baron du lieu, et Gilbert de Vasceuil, châtelain de Beauvais, avec l'approbation de Henri II, Duc de Normandie et Roi d'Angleterre, firent construire une abbaye dans une île de l'Andelle, sur la paroisse de Perruel, à 4 kilomètres de Ry. Filiale de celle de Silly, dans le diocèse de Sées, près d'Argentan, elle appartenait à l'Ordre des Prémontrés. C'était un monastère peu important d'ailleurs, puisque au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, son revenu dépassait à peine 6.000 livres et que, après avoir compté 14 religieux, il n'en avait plus que 4 en 1790. A la Révolution, il fut abandonné, mais sans avoir beaucoup à souffrir. Le visitant en 1836, une notabilité locale, M. de Stabenrath, retrouva une église quasi-intacte, hormis le clocher disparu,

---

(1) L'Abbé René le Picard : « L'Eglise et les Paroissiens de Ry », s. d., p. 14.

les vitraux brisés et le lierre qui tapissait déjà le mur du chœur. Dans le sanctuaire, il put encore admirer, autour de celle du fondateur, les tombes des premiers bienfaiteurs. Quant au reste de l'Abbaye, il fut converti en filature de coton, et en 1887, l'église fut détruite par un incendie (2). Mais les vestiges d'un grand bâtiment converti en grange et la croix monumentale qui marquait jadis l'entrée du monastère, jalonnent encore aujourd'hui la départementale n° 1, de Perruel à Ry (3).

## L'ACTIVITÉ INDUSTRIELLE A RY ET AUX ENVIRONS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Dans une lettre au Ministre des Travaux Publics, de l'Agriculture et du Commerce, en date du 20 août 1837, le Préfet de l'Eure écrivait : « J'ai appris avec satisfaction que sur quelques points de mon Département (4) on travaille à former de nouveaux établissements sur une grande échelle et que d'autres ont acquis des accroissements considérables ». Quatre ans plus tard, le 21 août 1841, le Registre des délibérations du Conseil municipal de Ry constatait, à son tour, non sans satisfaction, que « Ry est un pays agricole et industriel ».

De fait, sous le règne de Louis-Philippe, dans les vallées de l'Andelle et du Crevon, il s'est construit ou achevé de construire un certain nombre d'usines « à moteur hydraulique », dont plusieurs remplacèrent d'anciens moulins à blé, à tan ou à papier. C'est ainsi qu'en 1848, il existait, à Ry, deux filatures : l'une, propriété du sieur Bouelle, à 85 mètres du pont, en amont ; l'autre, celle du sieur Quesnel, à 360 mètres en aval. En réalité, un extrait du Registre des délibérations du Conseil d'Etat, dans sa séance du 2 janvier 1848, indique que celle-ci est en « construction ». Si la première a disparu, la seconde est restée intacte, du moins les murs, et le flot du Crevon arrose encore sa vanne et sa grande roue immobilisées.

Un document « destiné à l'enregistrement des livrets d'ouvriers délivrés par le Maire de la commune » et conservé dans ses archives, nous a appris qu'en 1855, sept ans plus tard, ces deux usines occupaient au total une quarantaine d'ouvriers.

En descendant le Crevon, nous aurions rencontré, à la même époque, quatre autres filatures : la première à Vasceuil, passé le confluent du Crevon et de l'Andelle, et que son propriétaire obtint de reconstruire le 31 juillet 1835, en remplacement de deux usines plus petites détruites par un incendie ; les trois autres, sur la commune de Perruel : l'une, dans le bras de l'Ile-Dieu, voisine de l'Abbaye du même nom et qui fut construite de 1837 à 1840 ; une autre, indiquée comme « nouvellement

(2) Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure : Vol. I-1832, p. 175. Vol. V-1881, pp. 368-373.

(3) Il peut être intéressant de citer les allusions du texte de *Madame Bovary* à l'existence d'une abbaye et les tâtonnements auxquels elles ont donné lieu :

— Scénarios, p. 3, « Quoiqu'il n'y ait pas d'abbaye... », « Yonville-l'Abbaye, ainsi nommée parce qu'il y avait autrefois une abbaye... », P. L., p. 238. « Yonville-l'Abbaye (ainsi nommée à cause d'une ancienne abbaye de Capucins dont les ruines n'existent même plus », E. D., p. 75.

N. B. — Les initiales P. L. désignent l'édition que M. Pommier et M<sup>lle</sup> Leleu ont donnée de *Madame Bovary*, chez Corti. — E. D., l'édition définitive.

(4) Ry, comme l'on sait, se trouve presque à la limite des deux départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure, à 2 kilomètres seulement au Nord.

établie », au Hameau des Câbles, en 1844 ; une troisième enfin, dont l'établissement sur le canal de l'Île-Dieu fut sollicité le 31 mai 1839 (5).

Que l'importance de cette industrie ne nous porte pas à en exagérer la prospérité, car, encore plus que celle des grands centres, elle fut soumise aux crises économiques. Le Préfet de l'Eure, qui se félicitait plus haut de son épanouissement, allait bientôt déplorer, dans une lettre du 2 avril de la même année, que « les travaux de nuit aient cessé entièrement et que la plus grande partie des ouvriers ne soit occupée qu'une demi-journée ou même qu'un quart de journée, trois ou quatre jours seulement par semaine... Heureusement, poursuivait-il, que beaucoup trouvent à l'aide de la charité publique et des travaux des champs les moyens d'échapper à une misère complète... » (6)

### L'IMMIGRATION AUVERGNATE AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIECLE

Un rapport du Préfet du Cantal (7), en date du 28 avril 1812, en réponse à une circulaire du Ministre de l'Instruction Publique du 26 janvier 1808, en même temps qu'il montre l'ampleur de l'exode, nous renseigne sur les métiers pratiqués par les émigrants, leurs gains et leur moralité.

D'après le tableau récapitulatif qui l'accompagne, le nombre des départs du Cantal seul s'éleva, de 1807 à 1811, à 8.000 environ. Exerçant les métiers de chaudronniers, fondeurs d'étain, lanterniers, cordonniers, rémouleurs et faiseurs de parapluies », ils partaient au mois d'octobre, beaucoup sans passeport, et revenaient au printemps offrir à leur famille le produit de leur travail, leur modique salaire servant au paiement de leurs contributions, à l'achat des denrées les plus nécessaires à la vie et, quelquefois encore, à doter une fille un jour ».

Mais beaucoup de ceux qui ne franchissaient pas la frontière pour gagner l'Espagne, la Hollande, l'« Helvétie », l'Angleterre et même la

(5) Archives de France. F 12/4476 A.B.C.D. : Situation industrielle dans les départements (1830-1888).

F 14/6275 C : Moulins et usines hydrauliques de la Seine-Inférieure situés sur des cours d'eau non navigables ni flottables.

F 14/6321-6322 : Moulins et usines hydrauliques situés sur des rivières navigables et flottables.

F 14/6740-6747 : Rivières de la Seine-Inférieure (1809-1880).

(6) Nous avons fait observer déjà (Bulletin n° 12 des Amis de Flaubert, p. 26) que si l'E. D., p. 75, dit de la Rieule qu'elle « fait tourner trois moulins vers son embouchure » (remarquons qu'il existait, en effet, trois moulins à blé : celui de Ry, celui de Saint-Denis-le-Thibout et celui de Vascœuil, ce dernier juste en amont du confluent du Crevon et de l'Andelle), dans les Brouillons, par contre, il n'était question que « d'usines ». D'ailleurs deux variantes font allusion à cette activité industrielle : « malgré ses nouveaux débouchés à son industrie (les 3 derniers mots rayés), on y fabrique un peu de grosse toile au métier ». Br. T. II, p. 141. — « Malgré ces nouveaux débouchés pour son industrie, Yonville est resté stationnaire. On y fait un petit commerce de toile qui occupe les paysans pendant la mauvaise saison ». (P. L., p. 239). — L'édition définitive elle-même, p. 110, fait une place discrète à l'un de ces établissements : N'est-ce pas à « une flature de lin que l'on établissait dans la vallée (à une demi-lieue d'Yonville) » que les Bovary, accompagnés des Homais et de Léon, font leur excursion ?

(7) Archives de France. — Rapports des Préfets sur l'émigration et l'immigration intérieure des ouvriers (1807-1812), F. 20-434 et 435.

Prusse, s'établissaient en France, dans des régions plus prospères pour y faire souche, non sans revenir de loin en loin dans leurs familles. Partis déguenillés, ils reparaissaient « bien vêtus ». Les maîtres chaudronniers gagnaient annuellement dans les 500 francs ; les chandronniers ambulants, 300 ; les apprentis, 100 francs pour 8 mois en moyenne.

« Etrangers aux usages des contrées populeuses qu'ils fréquentaient, ils y transportaient l'économie la plus stricte, leurs habitudes, leur langage et conservaient, au milieu du luxe et de la corruption, leur simplicité et la pureté de leurs mœurs ». Mais à côté de ceux-ci, qui gagnaient laborieusement leur vie, le rapport témoignait d'une grande sévérité à l'égard des colporteurs. « Ils ne peuvent faire quelque profit qu'à force d'astuce., et en abusant de la simplicité des acheteurs. Aussi peut-on assurer qu'en général ils sont profondément vicieux et corrompus, qu'ils s'adonnent au libertinage, à l'ivrognerie et souvent font faire banqueroute aux marchands en gros chez qui ils vont s'assortir... Des bandes entières, approvisionnées en objets volés, font une concurrence déloyale aux honnêtes commerçants ».

Les enfants participaient à cette émigration, mais s'ils échappaient ainsi à l'oisiveté et à la misère de leurs montagnes, leur déracinement et les exemples d'improbité qu'ils recevaient de leurs patrons ne pouvaient que les corrompre : « Depuis quelques années tout part, jusqu'aux enfants de 12 à 14 ans ; un mercier, un cordonnier loue un ou deux de ces enfants, non pour leur faire faire un apprentissage, mais pour lui mendier son pain, aller cacher à un lieu convenu des effets volés ou recélés, lui servir d'espion ou de valet.

Ceux qui tombent en des mains moins mauvaises quittent la maison paternelle sans avoir aucun principe, ni moral, ni religieux, vivent et s'élèvent comme des brutes, deviennent ignorants absolument de leurs devoirs, à peine se souviennent-ils de leurs parents... »

Ry reçut son contingent de ces Auvergnats. Grâce aux archives communales, aux passeports et au Registre des livrets d'ouvriers de 1855, nous avons pu le reconstituer ainsi :

3 marchands chaudronniers : Buissou Jean, Gaston Pierre et Rey Jérôme.

3 chaudronniers : Constant Antoine, Rey Eugène, Salvy Pierre.

1 marchand de parapluies : Rey Constant,

provenant, les uns et les autres, de Saint-Christophe, Sainte-Eulalie, Ally... dans le Cantal.

A Jérôme Rey, nous consacrerons une place à part, parce qu'il semble avoir tenu dans sa commune d'adoption un rôle moins effacé que ses compatriotes.

Dans le Bulletin n° 12 des Amis de Flaubert, p. 32, nous avons dit qu'il était né à Saint-Christophe, le 3 Pluviôse An VIII de la République, soit en 1800, mais sans avoir pu dater son arrivée à Ry. Nous croyons pouvoir le faire désormais avec une certaine approximation. D'une part, en effet, son nom ne figure pas dans le « Relevé général de la population » de cette commune en 1821 ; d'autre part, le 30 août 1830, il y recueillit le nombre élevé de 30 suffrages pour le grade de sergent de la Garde Nationale. Son arrivée eut donc lieu entre ces deux dates. Pour avoir été l'objet d'une telle manifestation de confiance, il fallait, en effet, que sa popularité ait eu le temps de s'établir, surtout dans une province où la méfiance à l'égard de l'étranger est de tradition. Par ailleurs, son compatriote du Cantal, Salvy, âgé alors de 35 ans,

donc de 9 ans son aîné, né comme lui à Saint-Christophe et comme lui chaudronnier, a déposé son passeport à la mairie de Ry en 1824.

En émigrant le premier dans la bourgade, ne pourrait-on pas supposer qu'il avait emmené avec lui, comme apprenti, son jeune compatriote, d'autant plus qu'il était parti de Sainte-Eulalie, où, précisément, la mère de Jérôme, après avoir perdu son mari, avait élu domicile ?

A défaut de ce Salvy, il aurait pu, avec encore plus de vraisemblance, suivre son beau-frère, Jean Bouissou, à la fois son aîné de 9 ans, également chaudronnier, probablement aussi originaire de Saint-Christophe, l'un de ses enfants y étant né.

De toute façon, le 19 novembre 1833, Jérôme Rey épousait, à Ry, Félicité-Elise Leclerc, repasseuse. De ce mariage, quatre enfants naquirent, dont aucun ne survécut :

Jean-Jérôme, né le 22 août 1834, mort le 26 ;

Julie..., née le 30 décembre 1835, morte le 20 mars 1837 ;

Clémence-Elisa, née le 17 février 1842, morte le 18 mai 1957 (trois semaines avant son père) ;

Marie-Elisa, née le 2 juillet 1855, morte le 22 septembre.

Leur père est mort le 7 juillet 1857.

Il avait été un temps conseiller municipal (8). A deux indices fournis par le Registre des délibérations du Conseil municipal, on devine un homme chicanier, âpre et rétrograde :

Le 5 février 1837, « le maire donne lecture d'une réclamation formulée par lui et par laquelle il expose que le sieur Gaston, aussi chaudronnier, se serait rendu adjudicataire d'un poêle pour la maison d'école et qu'il n'aurait pas rempli les obligations prescrites par le devis ». Mais les commissaires, « chargés spécialement de la réception dudit poêle après sa confection, conclurent que s'il existait quelque différence avec le devis, il pesait beaucoup plus que le poids déterminé et que la tôle fournie pour sa confection était pareille à l'échantillon présenté par le sieur Gaston le jour de l'adjudication ». Aussi « les renseignements adressés au Conseil par le sieur Rey lui furent-ils retournés ».

Le 10 septembre 1842, le même Rey se range parmi les opposants au projet du Préfet, tendant à détourner par une canalisation souterraine les eaux qui dévalaient de la côte pendant les orages et inondaient périodiquement la Grand'Rue de Ry. Mais plus soucieuse de la salubrité de la bourgade, la majorité, cette fois non plus, ne suivit pas son avis,

#### **EUGÈNE DELAMARE : Son activité municipale.**

Dans le Registre des délibérations du Conseil municipal de Ry, nous avons constaté que cette activité remontait, en fait, à son installation comme officier de santé dans la commune : c'est ainsi que, le 1<sup>er</sup> avril 1840, il fut nommé membre du Comité local d'Instruction primaire, chargé d'inspecter les écoles, en collaboration avec l'apothicaire Jouanne Guillaume et le notaire, M<sup>e</sup> Leclerc. Cette mission lui fut renouvelée le 2 avril 1849, huit mois avant sa mort, ses collaborateurs étant, cette fois, le nouveau maire Corroyer et le curé, l'abbé Partie.

---

(8) Les Brouillons, T. II, p. 206-213, diront de Lheureux : « au conseil municipal on l'écoutait ».

Simultanément, il fit partie, en qualité de secrétaire, de la Commission administrative du Bureau de Bienfaisance. En outre, le 8 mai 1848, il fut élu membre de la Commission d'examen des comptes. Les trois exemples suivants montreront mieux encore que loin d'avoir été un citoyen passif, confiné dans son activité professionnelle, il fut un homme de progrès « n'ayant pour but, selon sa propre expression, que le bonheur et l'intérêt du pays » :

Le 25 mai 1845, invoquant les nombreuses réparations qu'il faudrait y faire, il combat l'achat d'une maison particulière que certains proposaient de transformer en école et suggère la construction d'un bâtiment neuf et mieux adapté.

Le 5 mai 1846, il intervient, en ces termes, dans une autre séance, pour réclamer la création d'une brigade de gendarmerie : « Un marché se tient chaque samedi à Ry. Ce marché est incontestablement le plus important de tous ceux qui se tiennent dans les environs. Aussi, chaque samedi, arrive-t-il un grand nombre de personnes étrangères à la localité. Ry est un lieu de passage pour les troupes, à proximité de la grande route, et y attire beaucoup de voyageurs. La route de grande communication n° 13 de Martainville à Forges passe dans ce bourg. Si une localité a besoin de police et de gendarmerie, c'est Ry. Là viennent s'alimenter les ouvriers des usines se trouvant sur le Crevon et l'Andelle. Pourtant, il n'en est pas ainsi : ce sont les gendarmes de Quincampoix qui, le samedi, viennent à Ry ; ils sont éloignés de 16 kilomètres. A-t-on besoin de les appeler, il faut plusieurs heures pour les aller requérir et presque un jour pour l'aller et le retour. Il est facile de comprendre qu'en cas d'émeute, de troubles parmi les ouvriers, en cas d'incendie, il devient presque impossible de recourir à eux ».

Enfin, le 8 novembre 1848, partisan de développer les communications intercommunales, il invite ses collègues à « prendre des dispositions afin de faire un emprunt pour créer des chemins d'embranchement ». Le Conseil municipal, cependant, redoutant vraisemblablement les charges qui en résulteraient pour la commune, fut d'avis d'ajourner sa proposition.

### PIERRE-JEAN-BAPTISTE COUTURIER ET SA FAMILLE

Il est né le 2 Prairial An III de la République à Catenay. Sa pierre tombale, que nous avons retrouvée dans le petit cimetière de Blainville-Crevon, à côté de celle de sa première femme et de son fils Eugène, indique qu'il était « médaillé de Sainte-Hélène », ce qui signifie qu'il avait combattu dans les Armées de Napoléon.

Le 11 septembre 1821, il épousait, à Vieux-Manoir, Martine-Madeleine-Véronique Leroux (9), née à La Rue-Saint-Pierre, le 6 Prairial An IX de la République.

De ce mariage naquirent cinq enfants :

Véronique-Delphine, le 15 février 1822 ;

Justine-Aglaé, le 30 mars 1823 ;

Ulysse-Pierre, le 5 août 1824 ;

Eugène-Marie, le 31 mars 1832.

Pour Gustave-Adolphe, qui figure avec Ulysse-Pierre, comme témoin, sur l'acte de décès de son père, il a dû naître vers 1825.

(9) La vieille servante des Comices dans le roman portera le même nom.

Nos recherches nous ont permis de rectifier deux erreurs courantes à propos de cette famille :

1° On a répété que Delphine, qui, comme l'on sait, épousa Eugène Delamare, « avait une sœur qui fut factrice à Rouen et mourut jeune ». Or, Justine-Aglaré, mariée à Jules-Alexandre Leclerc, négociant en mercerie et passementerie, habitait Paris, 14 rue Notre-Dame de Lorette, encore en 1870 (Annuaire Almanach du Commerce Didot-Bottin).

2° Quant à Eugène, c'est sans doute à lui qu'on a pensé quand on a dit « qu'un des frères de Delphine était prêtre ». En réalité, on peut lire sur sa tombe qu'il est décédé le 19 septembre 1851, à l'âge de 19 ans, au Petit Séminaire Diocésain de Mont-aux-Malades, en banlieue de Rouen.

Ulysse-Pierre épousa, le 1<sup>er</sup> octobre 1850, Julie Guillon.

L'acte de mariage dit « cultivateur, vivant chez son père » ; l'épouse, « marchande mercière, domiciliée à Blainville-Crevon ». Ulysse, qui se remaria, est mort le 7 janvier 1907, à Caudebec-en-Caux.

De Gustave-Adolphe, on sait seulement qu'à la mort de son père, en 1868, il était limonadier, 55 rue du Vieux-Marché, à Fécamp. Son nom, d'ailleurs, est absent de la liste des négociants de l'Annuaire Almanach du Commerce Didot-Bottin.

Jusqu'en 1836, P.-J.-B. Couturier fut un des notables de La Rue-Saint-Pierre. Puis il alla se fixer à Blainville-Crevon sur la ferme récemment dénommée encore ferme Lepage. Le 19 février 1839 sa femme y décédait à 37 ans. Cette mort prématurée, hâtée peut-être par des grossesses rapprochées, ainsi que celle du cadet, pourraient porter à croire qu'ils succombèrent, l'un et l'autre, à la tuberculose.

Vingt ans plus tard, le 28 janvier 1859, P.-J.-B. Couturier se remariait à celle qui avait été sa servante, Orélie Hébert, née le 16 juillet 1819, à Catenay. Celle-ci lui survécut plus de 30 ans, car elle s'éteignit à Blainville-Crevon le 7 décembre 1897.

A en croire son épitaphe le père de Delphine aurait été un homme de bien :

« Repose en paix dans ta sombre demeure.  
Ton cœur jamais ne se reprocha rien,  
Repose en paix, sur toi l'amitié pleure,  
Repose en paix, tu n'as fait que du bien ».

## LES JOUANNE

Les archives de Ry nous ont permis de glaner encore quelques menus détails sur le père et son fils :

Guillaume fut élu adjoint au maire le 7 juin 1835, puis réinstallé, le 27 septembre 1846, comme simple conseiller municipal, sans doute à la suite de quelque dissident avec ses collègues ; le 6 janvier 1847, il reprit ses fonctions d'adjoint jusqu'à la Révolution de 1848. Si nous n'avons pas encore réussi à fixer le moment précis où il quitta la bourgade pour se retirer à Rouen, nous savons maintenant par une « liste des répartiteurs des contributions directes », qu'en 1849 il était encore à Ry.

Sur l'activité professionnelle de son fils Adolphe, nous avons retrouvé, dans le « Mémorial de Rouen » du dimanche 31 mars 1850, 4<sup>e</sup> p., sous le titre : « Publications légales et avis divers », l'annonce que voici : « Piétain — guérison rapide et par un seul pansement au moyen de

l'eau contre le piétain, préparée par M. Jouanne, pharmacien à Ry. Dépôt à Rouen, chez M. Esprit, pharmacien, rue Grand-Pont, 80 ».

Mais c'est le titre choisi de « distillateur pharmacien » qu'il s'est donné au terme de sa carrière, à l'âge de 71 ans, dans le Dénombrement de 1891, qui nous a paru le plus révélateur de sa vanité.

Aux deux Jouanne (en supposant qu'avant de servir le fils, il avait d'abord servi le père, nous associerons le « domestique » d'Adolphe, dont le « Livret, destiné à l'enregistrement des livrets d'ouvriers délivrés par le Maire de la commune en 1855 », donne cette description :

« Duval Eugène, né à La Chapelle-sur-Dun, âgé de 20 ans, taille 1 m. 62, cheveux châains, front large, yeux bleus, nez ordinaire, bouche moyenne, barbe néant, menton court, visage large, teint coloré, ne sachant pas signer ».

### LOUIS CAMPION : Sa dernière Vente

Dans notre article du Bulletin, n° 11, des Amis de Flaubert, p. 22, nous l'avions laissé « vivant de son revenu » à Rouen, au 14 B, rue de l'École, en 1850. Or, le « Messager de Rouen » et le « Mémorial de Rouen » des mardi 23 et jeudi 25 mars 1852 annonceront à cette adresse, « pour cause de départ » et par le ministère du commissaire-priseur la vente d'un « beau mobilier » consistant en :

Cheminée prussienne,  
Commode, couches et armoire à glace en acajou,  
Bureau,  
Table à ouvrage en palissandre,  
Tables pliantes de jeu et de salle,  
Chauffeuse en tapisserie,  
Chaises en jonc,  
Hors-d'œuvre en argent,  
Beaux couteaux de table,  
Cristaux,  
Pendules,  
Porcelaine de Chine et du Japon,  
Objets de fantaisie,  
Beaux tableaux et gravures et bonne bibliothèque, dont « le catalogue se délivrait à la Salle des Ventes, 45 rue des Carmes »,  
Bouteilles vides...

Bien que le vendeur ait gardé l'anonymat, nous avons supposé qu'il s'agissait du même homme qui, en se dissimulant derrière le nom de son père, avait, cinq ans plus tôt, vendu ses arbres et ses terres, et ce d'autant plus que c'est exactement à partir de 1852 que le nom de Louis Campion disparaît pour toujours des adresses de Rouen.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que quelque chose de nous se reflète dans le cadre qui nous entoure, celui qui dispersait ainsi à tous les vents les dernières reliques de sa fortune avait dû être naguère un hôte quelque peu accueillant et fastueux, non dépourvu de goûts délicats, peut-être même artistiques.

G. BOSQUET.

# L'Ascendance Champenoise de Gustave Flaubert

Né à Rouen, Flaubert est bien Normand par sa mère, Aimée-Justine-Caroline Fleuriot, née à Pont-l'Évêque en 1793, mais son père et tous ses ascendants paternels étaient champenois.

— *Père de Flaubert* : *Achille-Cléophas*, né à Maizières-la-Grande-Paroisse dans l'Aube, le 14 novembre 1784. Très studieux, il devint un illustre médecin, savant et homme de bien. Il devint chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, charge qu'il exerça pendant 34 ans. Quand il mourut en 1846, il était encore directeur de l'École de Médecine à Rouen.

De famille besogneuse, on a, à son sujet, ce document du 18 Messidor, an VIII (Archives de l'Aube. L. 527) :

« *Au citoyen Soupréfet de la commune de Nogent-sur-Seine* », Nicolas Flaubert expose « *que depuis quatre ans, il épuise toutes ses ressources pour suivre l'éducation de son fils âgé de quinze ans et demi et le mettre à même d'être utile en société ; que ce fils est déjà versé dans la partie des mathématiques et dans celle du dessin, ainsi que dans les autres sciences premières qui sont la base d'une instruction solide... « devra faire abandonner les études de son fils... » si le gouvernement ne vient pas à son secours, en admettant son fils gratuitement, soit à l'École d'Alfort, soit dans une école Polytechnique... Vous rendriez un service signalé et puissant à un père qui ne cesse de se donner toutes les peines possibles pour être utile par son art à ses concitoyens* ». La requête sera admise par le sous-préfet.

— *Grand-père de Flaubert* : *Nicolas*, né à Saint-Just (Marne), le 15 août 1754, marié en 1774 avec Marie-Apolline Millon, était entré à l'école vétérinaire d'Alfort le 2 novembre 1775. Diplômé en 1780, il était installé à Bagneux (Marne). A son sujet, on a retrouvé cette appréciation « *Bon, mais sujet à faire des frais, présente toujours des mémoires de dépenses outrés* ». C'est probablement à la suite de ces dépenses exagérées qu'il eut des démêlés avec l'intendant de Champagne et qu'il vint s'installer à Nogent, permutant avec son frère Jean-Baptiste qui partit à Bagneux. Royaliste militant, il fut emprisonné par les soins du Comité local de Salut Public, emmené à Troyes, transféré à Paris, traduit devant le Tribunal Révolutionnaire qui, le 27 février 1794, le condamna à la déportation. Sauvé par Thermidor, il revint à Nogent où il mourut le 7 mai 1814, très probablement des suites des mauvais traitements que lui firent subir les soldats des armées alliées, après le combat du 30 mars 1814. Avait eu 3 enfants, dont Achille-Cléophas était le dernier.

— *Arrière grand-père de Flaubert* : *Constant Jean-Baptiste*, né à Bagneux le 14 octobre 1722, avait épousé Hélène Marcilly, dont il eut trois enfants, trois vétérinaires, Nicolas (ci-dessus), Jean-Baptiste et Antoine (ci-dessous). Il était « *maréchal-expert* » c'est-à-dire vétérinaire. Son père, Michel Flaubert, né à Bagneux, était aussi maréchal-expert.

— *Grand oncles de Flaubert* : *Jean-Baptiste*, frère de Nicolas, né à Saint-Just le 17 février 1750, entré à Alfort le 14 mars 1774, en sortit diplômé le 31 mars 1776. « *Artiste vétérinaire* » à Bagneux, puis en 1780 à Nogent, enfin à Bagneux où il mourut en 1832. On possède une observation de Bourgelat sur lui « *a été longtemps malade, ce qui lui a fait*

*perdre beaucoup de temps* ». Sa femme, Hélène Marchand, avait protesté contre la Révolution avec une ardeur comparable à celle qui avait failli coûter la vie à Nicolas, son beau-frère. Elle menait propagande par toute la région, prêchant sur les places, parcourant les rues en hurlant des cantiques. On l'appelait « la Mère Théos ». En 1793, à Sézanne, elle fut incarcérée, et son mari eut bien de la peine à lui éviter le martyre.

Jean-Baptiste et la mère Théos eurent 5 enfants, dont le dernier naquit à Nogent-sur-Seine le 8 juin : Hilaire-Jean-Baptiste ; vétérinaire aussi, il étudia à Alfort d'avril 1808 à octobre 1811, fit la campagne de Russie comme vétérinaire du 2<sup>e</sup> cuirassiers. Il fut vétérinaire au 2<sup>e</sup> Dragons en 1820, puis vétérinaire civil à Arcis en 1824. Il fut toute sa vie en démarches perpétuelles pour retrouver son diplôme de vétérinaire qui avait été perdu, puis retenu.

Antoine, frère de Jean-Baptiste, né à Bagnaux le 15 mars 1759, admis à Alfort le 14 juillet 1779, exerça sa profession à Arcis-sur-Aube, ensuite à Sens, où il mourut le 10 janvier 1806. Il était réputé pour « *prolonger les maladies et abuser onéreusement des drogues* ».

Il y a donc 5 vétérinaires et 1 médecin dans ce lignage.

D'autre part, le nom de Flaubert serait l'un des plus répandus de Champagne, au moins dans 60 communes.

En 1696, un Nicolas Flaubert était Procureur du Roi en l'Hôtel de Ville de Troyes et il a fait enregistrer ses armoiries auxquelles il avait droit bien que non noble ; d'azur à un chevron d'or accompagné en chef de deux flammes de même, et en pointe d'un lis de jardin, aussi d'or, soutenu d'un croissant du même et un chef de gueules chargé de deux étoiles d'or.

Enfin, en 1669, le syndic de Bagnaux était un certain Denis Flaubert. Son fils, Jean, est « *un des hommes les mieux faits, les plus vigoureux de la paroisse* ».

Gustave Flaubert reconnaissait, dans une lettre de janvier 1852 : « *Il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit* ». On voit sans peine, dans ces deux bonshommes, quel est le Normand et quel est le Champenois.

#### RÉFÉRENCES :

- G. Reibel. - Les Flaubert, vétérinaires champenois. 1913.
- J. Chevron. - A propos des ancêtres champenois de G. Flaubert, dans la Revue historique de la Révolution. Octobre. Décembre 1923.
- Chaboseau. - Les ancêtres de G. Flaubert, dans Mercure de France. 1922.
- R. Dumesnil. - Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode. 1905.

Bulletin des Ecrivains de Champagne.

XVI. 16<sup>e</sup> année, 1958-1959. Nouvelle série, n<sup>o</sup> 3.

# Le Baptême d'Emma Bovary en Egypte

## Si Emma Bovary a reçu son Nom en Egypte... Une Photographie aurait été prise le Jour du Baptême

Ceux pour qui Delphine Couturier demeure le prototype indiscutable d'Emma Bovary pourraient rechercher, et trouver sans doute, son inscription baptistaire sur les registres de la paroisse de la Rue-Saint-Pierre, ce petit village du canton de Clères, à une quinzaine de kilomètres de Rouen, où elle vit le jour le 17 février 1822 — Gustave Flaubert, lui, à ce moment-là, essayait sa voix de deux mois, dans un berceau, à l'Hôtel-Dieu. Peut-être l'ont-ils déjà demandé au curé du lieu ce document, un document de plus à glisser, s'il reste de la place, dans le dossier débordant où ils accumulent, avec une joie d'archiviste, les copies d'actes de l'état-civil et les certificats de registres paroissiaux de tous les personnages du roman : naissances, mariages, décès, sépultures ! Car on trouve toujours... et MM. les Curés, Secrétaires de mairies et autres préposés à la garde des « papiers » auront eu bien de la besogne avec les flaubertistes !

Pour d'autres, pour ceux que satisfait encore, quant aux hypothétiques prototypes du roman, le mol oreiller du doute et du rêve, il y a une chose fort possible (car ce serait de la mauvaise critique que de refuser systématiquement toute valeur à tous les témoignages de Maxime Du Camp), c'est qu'Emma Bovary, elle, loin de tout village normand — et sans que l'on puisse en trouver confirmation sur des registres civils ou religieux — ait reçu son nom en Egypte. Celui qui affirme avoir été le seul témoin de ce baptême conserve une triste réputation de « faux ami », mais la chose serait si belle que l'on a bien envie, pour une fois, d'accepter comme vrai le bref récit qu'il en a donné dans ses *Souvenirs littéraires*.

Cela se passait, vraisemblablement, le dimanche 24 mars 1850, jour des Rameaux, trois semaines après la nuit passée à Esneh, au bord du Nil, avec Ruchiouk-Hânem...

« Devant les paysages africains [Flaubert] rêvait à des paysages normands. Aux confins de la Nubie inférieure, sur le sommet de Djebel-Aboucir qui domine la seconde cataracte, pendant que nous regardions le Nil se battre contre les épis de rochers en granit noir, il jeta un cri : « J'ai trouvé ! Euréka ! Euréka ! je l'appellerai Emma Bovary... » (1)

Rien n'empêche de penser (tout y incite, au contraire) que les « nombreux coups de fusil » que Flaubert tira à neuf heures du matin » pour appeler Maxime », ainsi qu'il l'écrivit dans ses *Notes de voyage* (2), étaient une de ces manifestations joyeuses et bruyantes qui accompagnent baptêmes et mariages en Normandie (aux Bertaux, certes !) et ailleurs.

(1) *Souvenirs Littéraires*, 1882, I, 481.

(2) *Voyages*, Ed. Belles Lettres, 1948, II, 108.

Tout cela, on le sait, bien sûr, mais ce qu'on sait moins, je pense, ce qui est plus inattendu, plus exceptionnel à cette époque et en ce lieu — au niveau de la seconde cataracte du Nil — c'est qu'il y avait, comme à tout baptême, un photographe, Maxime Du Camp lui-même, et qu'il subsiste des épreuves excellentes de ce cliché pris le jour même probablement, pour commémorer l'événement.

La photographie de plein air en était à sa période héroïque d'incunable, et Dieu sait (l'opérateur lui-même l'a conté) les difficultés énormes que présentait, en voyage, « l'art de Daguerre », pour parler comme M. Homais. Pourtant, c'est dans un somptueux ouvrage, le plus important qui ait encore été illustré de « dessins photographiques », comme on disait, publié par Du Camp en 1852, au retour de son voyage avec Flaubert : *Egypte, Nubie, Palestine et Syrie*, que l'on trouve cette vue de la seconde cataracte du Nil, dominée par le Djebel-Aboucîr, où fut prononcé pour la première fois un des noms d'héroïnes les plus célèbres dans toutes les littératures !

Un regret pourtant, celui de ne pas découvrir sur l'émouvante épreuve, le portrait du parrain... Il est vrai que le photographe-homme de lettres a bien trouvé le moyen de publier cent vingt-cinq photographies de « son » voyage et une relation de 350 pages (*Le Nil*, 1855), sans que ni l'image ni le nom de son compagnon s'y puissent rencontrer ! Mais cela suffit-il pour qu'on puisse affirmer que dans ses *Souvenirs*, publiés en 1882, Maxime Du Camp n'a pas vraiment raconté le « baptême d'Emma Bovary » dont il aurait, plus de trente ans avant, photographié le décor ?

Pierre LAMBERT.

---

## Une Leçon de Madame Bovary

---

S'il n'est pas douteux que Flaubert a voulu montrer dans *Madame Bovary* le danger des lectures romanesques et des unions mal assorties, on peut se demander également si, par delà cette leçon maintenant banale, il n'en existerait pas une autre plus générale et plus profonde qu'autoriserait l'un des nombreux fragments des Brouillons reproduits dans la « Version nouvelle », de M. J. Pommier et M<sup>lle</sup> G. Lelue (1).

Depuis le jour, en effet, où « elle invente de petits péchés » au confessionnal de la pension jusqu'au terme d'une agonie pendant laquelle elle n'avouera rien de ses adultères, il serait trop facile de rappeler toutes les circonstances dans lesquelles Emma trompe son mari et ses amants.

Mais, à lire le roman de plus près, on constate que, si le mensonge est devenu chez elle une seconde nature, cette métamorphose n'a été ni immédiate, ni absolue. Devenue la maîtresse de Rodolphe, elle souffre

---

(1) Corti, édit. s. d. Nous la désignerons par P. L. ; l'édition définitive par E. d.

de sa duplicité : « Un amour comme le nôtre, lui dira-t-elle, devrait s'avouer à la face du ciel » (E.d., p. 214). « Je suis lasse de mentir », renchérisait une variante, où le remords se trahissait (P.L., p. 427). D'autre part, l'habitude du mensonge n'obscurcit jamais entièrement sa lucidité : dans les désenchantements d'un premier adultère, elle entrevoit qu'il existe quelque chose de plus solide et de plus sain que l'amour (E. d., p. 192 et 195), et pendant son agonie, dans un dernier retour sur elle-même, elle reconnaît que, si ses amants l'ont trahie, elle a aussi été victime « des innombrables convoitises qui l'ont torturée (E. d., p. 352).

Ces scrupules et cette clairvoyance, cependant, ont été trop éphémères ou trop tardifs pour que la guérison soit possible. Car, dès que l'adultère s'est accompli, le mensonge, qui n'était qu'un accident dans la vie, en devient désormais la règle, on peut même dire, une nécessité. Rappelons-nous ce passage dans lequel Bovary lui ayant déclaré à brûle-pourpoint que M<sup>lle</sup> Lempereur, chez qui elle prétend prendre des leçons de piano, ne la connaît pas, Emma contrefait la note du professeur et la glisse dans la botte de son mari pour se justifier après coup. « A partir de ce moment, son existence ne fut plus qu'un assemblage de mensonges où elle enveloppait son amour comme dans des voiles pour le cacher... » (E. d., p. 298-299).

Or, dans le passage de ses Brouillons auquel nous avons fait allusion, Flaubert était allé plus loin encore en montrant les conséquences que cette dissimulation enracinée aurait bientôt dans une conjoncture décisive. Harcelé par Lheureux, Bovary s'adresse à sa mère qui, en échange de son aide, exige la destruction de la procuration utilisée par Emma. Une altercation éclate entre les deux femmes, la mère Bovary part et cette fois pour ne plus revenir qu'après la mort de sa bru. Pour apaiser Emma, Charles se risquait alors à lui demander si elle n'avait pas d'autres dettes pour les éteindre toutes à la fois en vendant un immeuble. Pourquoi donc cette dernière chance de libérer sa conscience et de se racheter, allait-elle la laisser échapper ? C'est ce que Flaubert avait d'abord expliqué : « Elle fut sur le point de tout dire, presque séduite qu'elle se trouva par une si colossale bonté. Mais la mauvaise honte, un certain dépit de se voir confusément devinée ou plutôt l'entraînement de la dissimulation lui ferma la bouche, car le mensonge est comme un sable mouvant, l'on n'y a point posé les pieds que cela vous gagne jusqu'au cœur ». (P. L., p. 546-547).

Autrement dit, et pour interpréter cette image que Flaubert aurait conservée, en la retouchant, si elle ne lui avait paru trop moralisante et trop subjective, on ne fait pas au mensonge sa part : c'est dès sa naissance, c'est avant qu'il ne prolifère et ne nous paralyse, qu'il faut l'extirper de notre vie.

G. BOSQUET.

# FLAUBERT VU PAR LES GONCOURT

EXTRAITS DU JOURNAL DES GONCOURT (Suite <sup>1</sup>)

## ANNÉE 1863

11 JANVIER :

Flaubert nous conte que, quand il était enfant, il s'enfonçait tellement dans ses lectures, en se tortillant une mèche de cheveux avec les doigts et en se mouillant la langue, qu'à un moment, il tombait à terre, net. Un jour, il se coupa le nez en tombant contre une vitre de bibliothèque.

Chez lui, un jeune étudiant en médecine, Pouchet, s'occupant fort de tatouage, nous en conte de toutes les couleurs. Entre autres, un forçat, qui avait sur le front comme imprimé : « Pas de chance », et un autre, un calvaire à chaque cuisse, et une fille : Liberté, Egalité, Fraternité sur le ventre.

21 JANVIER :

Nous avons reçu cette semaine une carte d'invitation pour passer ce soir la soirée chez la Princesse Mathilde. Nous pensions surtout, à cause de l'anniversaire (1) trouver une soirée intime, la queue de l'un de ses dîners de mercredi. Nous sommes fort surpris de trouver l'hôtel illuminé, les lumières d'une grande fête, filtrant entre les volets des fenêtres, et un hallebardier dans l'antichambre.

.....

Flaubert est là, à côté de nous. Tous trois, nous faisons un groupe d'originaux. Nous sommes à peu près les trois seuls non décorés. Et puis, je réfléchis encore, en nous voyant tous les trois, que tous les trois, le gouvernement de cet homme qui est là, la justice de ce même empereur, assis là et que nous touchons presque du coude, nous a traduits en police correctionnelle pour outrage aux mœurs ! Ironie que tout cela !

23 JANVIER :

Flaubert tient du médecin du vieux Demidoff le récit suivant de sa manière de baiser. Demidoff dans un fauteuil, deux laquais derrière lui, l'un avec une pince à sucre de vermeil pour lui remettre la langue dans sa bouche (Duverger dit de lui : « Sa langue sort toujours, sa queue jamais »). Les laquais, graves et en livrée, une serviette à la main. Un médecin lui tâte le pouls. Devant lui, la Duverger nue. Entre un gros chien de Terre-Neuve qui essaie de le mettre à la Duverger. « Vite ! Vite ! » crie le médecin au moment où Demidoff commence à ériger. Et le Duverger se précipite et le suce.

(1) Voir pour les débuts, le Bulletin des Amis de Flaubert, numéros 13 et 14.

(2) Il s'agit de l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI.

**26 JANVIER :**

Flaubert me contait, un de ces soirs, que son grand-père paternel, vieux bon médecin, ayant pleuré dans une auberge en lisant dans un journal l'exécution de Louis XVI, arrêté et tout près d'être envoyé au Tribunal révolutionnaire de Paris, fut sauvé par son père, alors âgé de 7 ans, auquel sa grand'mère apprit un discours pathétique, qu'il récita avec le plus grand succès à la Société populaire de Nogent-sur-Seine (2).

**28 JANVIER :**

Nous dînons ce soir chez la Princesse Mathilde. Il y a Nieuwerkerke, un savant du nom de Pasteur, Sainte-Beuve et Chesneau, le critique d'art de l'Opinion Nationale.

Je lui demande si le costume de Salammbô tient, pour l'Impératrice. Elle me répond d'un ton très sec pour Flaubert : « C'est impossible ! »

Le progrès ? Les ouvriers cotonniers de Rouen mangent en ce moment des feuilles de colza, les mères font inscrire leurs filles sur les registres de prostitution.

**MERCREDI 11 FEVRIER :**

Dîner chez la Princesse, avec Sainte-Beuve, Flaubert, Nieuwerkerke, Reiset, du Louvre, M. et M<sup>me</sup> Pichon, qui sait le persan et nous regarde avec un œil hystérique de quarantè ans.

Retour avec Flaubert, expansion de minuit, une demi-heure, avant de monter dans le fiacre. Causerie sur son roman moderne, où il veut faire tout entier, et le mouvement de 1830 — à propos des amours d'une Parisienne — et la physionomie de 1840 et 1848 et l'Empire. « Je veux faire tenir l'Océan dans une carafe ». Au fond, singulier procédé pour faire un roman ; puis, pour l'archéologie, lit Véron et Louis Blanc (3).

**14 FEVRIER :**

Dîners charmants que nos dîners du samedi. La conversation y touche à tout, chacun s'y livre. Nieuwerkerke, qui y vient aujourd'hui, apparaît comme un type de ce régime-ci, beau, d'une beauté d'Hercule et de bon chien qui fait plaisir à regarder.

Sainte-Beuve vient d'écrire trois médaillons de Royer-Collard, Pasquier, etc... Grand respect pour les mots consacrés et le dernier mot inédit de Royer-Collard, entendu par Veyne, le veillant dans sa maladie. Comme son domestique était forcé de le faire uriner : « L'animal ne veut plus », fit-il en grommelant. Là-dessus, nous tous, Flaubert,

(2) Nicolas Flaubert, vétérinaire à Nogent-sur-Seine, avait déjà été transféré à Paris et condamné le 27 février 1794 à la déportation : la sentence ne fut pas exécutée, sa femme étant accourue avec des certificats de civisme recueillis à Nogent et à Troyes. L'enfant dont il s'agit, c'est Achille-Cléophas Flaubert, le futur chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

(3) C'est-à-dire Mémoires d'un Bourgeois de Paris, du Docteur Véron, et les Révélations historiques, de Louis Blanc.

Saint-Victor et nous, nous nous récriions sur tous les mots qu'on dit, tous ceux qui passent dans la conversation, qu'on ne compte pas.

Nogent-Saint-Laurens est de la Commission de la propriété littéraire. Il est pour sa perpétuité, Beuve s'élève contre, très vivement : « Vous êtes payé par la fumée, par le bruit. Mais vous devriez dire, un homme qui écrit devrait dire : « Prenez, prenez, vous êtes trop heureux qu'on vous prenne ! » Flaubert s'écrie, allant à l'extrémité de l'opinion contraire : « Moi si j'avais inventé les chemins de fer, j'aurais voulu que pas une personne ne montât en chemin de fer sans ma permission ! »

La conversation passe et remonte à la littérature. Le nom de Hugo est jeté. Sainte-Beuve bondit, comme mordu et s'emporte : « Un charlatan, un farceur ! C'est lui qui, le premier, a été un spéculateur en littérature ! » Et comme Flaubert dit que c'est l'homme dans la peau duquel il voudrait le mieux-être : « Non, en littérature, répond-il justement, on ne voudrait pas ne pas être soi ; on voudrait bien s'approprier certaines qualités d'un autre, mais en restant soi ».

#### 17 FEVRIER :

Nous allons avec Flaubert au petit bal masqué « intime », donné par Marc Fournier, le directeur de la Porte Saint-Martin, à la Porte Saint-Martin. Nous arrivons avant que les chandelles ne soient allumées, dans l'appartement de Fournier.

#### SAMEDI 21 FEVRIER :

Diné chez Charles Edmond, un acteur qui ressemble tout bonnement à un monsieur quelconque, et Nefftzer, un gros bonhomme germain, le teint frais, rose, un œil d'enfant, un rire d'allemand, une grosse nature fine.

Flaubert a avec les femmes une certaine obscénité de propos, qui dégoute les femmes et aussi un peu les hommes.

#### 22 FEVRIER :

Chez Flaubert, le Lagier, c'est-à-dire une causerie grasse, le l'esthétique scatologique. On cause des actrices dérangées de ventre, merdeuses, foireuses, diarrhéiques, les femmes qui perdent leurs légumes, selon son mot : George, Rachel et Plessy, les trois gloires de cette série.

#### VENDREDI 27 FEVRIER :

Suzanne Lagier nous donne à dîner, à Flaubert, Saint-Vicort, Cavé, Sari, Gautier et nous, dans son nouvel appartement de la rue Saint-Georges. C'est dans une maison de femmes entretenues, où, à chaque palier, les portes sont l'une à côté de l'autre. Cela ressemble à un colombarium de prostitution.

#### 1<sup>er</sup> MARS :

C'est le dernier dimanche de Flaubert, qui repart s'enterrer dans le travail, à Croisset.

Un monsieur arrive, mince, un peu raide, maigre, avec un peu de barbe ; ni petit, ni grand, un pête sec ; l'œil bleuâtre sous ses lunettes ; une figure décharnée, un peu effacée, qui s'anime en parlant ; un regard

qui prend de la grâce en vous écoutant, une parole douce, coulante, un peu tombante de la bouche, qui montre les dents : c'est Taine.

### 29 MARS :

.....  
 C'est un Normand que Flaubert. Il m'a avoué qu'il disait à Sainte-Beuve qu'il ne baisait pas, pour ménager sa jalousie.  
 .....

### 18 MAI :

Notre ami Flaubert est pour un livre le plus grand théoricien qui soit. Il veut faire tenir dans le livre qu'il médite tout *Tom Jones* et *Candide*. Il continue à affecter le plus grand dégoût et le plus grand mépris de la réalité (4).

### 22 MAI :

Après dîner avec Flaubert et Bouilhet — qui, maintenant, à Mantes, apprend le chinois pour faire un poème chinois. Nous arrivons rue de Bondy, au boyau noir encombré de blouses, au milieu duquel s'ouvre la porte des coulisses de la Porte Saint-Martin.

### JEUDI 29 OCTOBRE, à Croisset, près Rouen :

Nous trouvons, au débarcadère du chemin de fer, Flaubert avec son frère, chirurgien en chef de l'Hôpital de Rouen, un très grand et méphisto-phélique garçon à grande barbe noire, maigre, le profil découpé comme l'ombre d'un visage, le corps balancé sur lui-même, souple comme une liane (5). Nous roulons en fiacre jusqu'à Croisset, une jolie habitation à la façade Louis XVI, posée au bas d'une montée sur le bord de la Seine qui semble ici le bout d'un lac et qui a un peu de la vague de la mer.

Nous voilà dans ce cabinet du travail obstiné et sans trêve, qui a vu tant de labeur et d'où sont sortis *Madame Bovary* et *Salammbô*.

Deux fenêtres donnent sur la Seine et laissent voir l'eau et les bateaux qui passent ; trois fenêtres s'ouvrent sur le jardin, où une superbe charmille semble étayer la colline qui monte derrière la maison. Des corps de bibliothèque en bois de chêne, à colonnes torsées, placés entre ces dernières fenêtres, se relie à la grande bibliothèque qui fait tout le fond fermé de la pièce. En face, la vue du jardin, sur des boiseries blanches, une cheminée qui porte une pendule paternelle en marbre jaune, avec buste d'Hippocrate en bronze. A côté, une mauvaise aquarelle, le portrait d'une petite anglaise langoureuse et malade qu'a connue Flaubert à Paris (6). Puis des dessus de bustes à dessins indiens,

---

(4) Le projet qui fut évoqué à Flaubert, *Tom Jones* et *Candide*, semble être *Königsmarck*. Flaubert, ayant lu un article de Blaye de Bury sur *Königsmarck* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1852), projette sur cette romanesque aventure une œuvre dont le *Carnet* 19, qui date de 1862, nous donne un scénario commenté. (Voir *Mme M.-J. Durrez, Flaubert et ses projets inédits*, 1950, page 88).

(5) Le père de Flaubert : Achille Flaubert, de neuf ans son aîné.

(6) Gertrude Collier, avec qui Flaubert adolescent avait passé de longues heures sur la plage de Trouville, avant de fréquenter, à Paris, chez l'Amiral Collier, attaché naval en France et père de Gertrude. Celle-ci se fera connaître en Angleterre sous son nom de femme mariée, *Mistress Tennart*.

encadrés comme des aquarelles, et l'eau-forte de Callot, une *Tentation de Saint-Antoine* qui sont là, comme les images du talent du maître.

Entre les deux fenêtres donnant sur la Seine, se lève, sur une gaine carrée peinte en bronze, le buste en marbre blanc de sa sœur morte, par Pradier, avec deux grandes anglaises, figure pure et ferme qui semble une figure grecque retrouvée dans un keepsake (7). A côté, un divan-lit, fait d'un matelas recouvert d'une étoffe turque et chargé de coussins. Au milieu de la pièce, auprès d'une table portant une cassette de l'Inde à dessins coloriés, sur laquelle une idole dorée, est la table de travail, une grande table ronde à tapis vert, où l'écrivain prend l'encre à un encrier qui est un crapaud.

Une perse gaie, de façon ancienne et un peu orientale, à grosses fleurs rouges, garnit les portes et les fenêtres. Et, ça et là, sur la cheminée, sur des tables, sur les tablettes des bibliothèques, accrochées à des bras, appliquées contre le mur, un bric à brac des choses d'Orient : des amulettes avec la patine verte de l'Égypte, des flèches, des armes, des instruments de musique, le banc de bois sur lequel les peuplades d'Afrique dorment, coupent leur viande, s'asseyent ; des plats de cuivre, des colliers de verre et deux pieds de momie, arrachés par lui aux grottes de Samouïn et mettant au milieu des brochurés leur bronze florentin et la vie figée de leurs muscles.

Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts et son talent ; sa vraie passion est celle de ce gros Orient, il y a un fond de Barbare dans cette nature artiste.

### 30 OCTOBRE :

Il nous lit sa féerie qu'il vient de finir : *Le Château des Cœurs*, une œuvre dont, dans mon estime pour lui, je le croyais incapable. Avoir lu toutes les féeries pour arriver à faire la plus vulgaire de toutes !

Il vit ici avec une nièce, la fille de cette sœur morte dont il a le buste, et sa mère qui, née en 1793, garde la vitalité des sangs de ce temps-là et, sous les traits de vieille femme, la dignité d'une grande beauté passée.

C'est un intérieur assez sévère, très bourgeois et un peu serré. Les feux sont maigres dans les cheminées et les tapis cessent sur le carreau. Il y a l'économie normande jusque dans l'ordinaire largesse provinciale, la nourriture. Point d'autre métal que l'argenterie, qui fait un peu froid, quand on pense qu'on est dans la maison d'un chirurgien, que la soupière est peut-être le paiement d'une jambe coupée et le plat d'argent, d'une ablation de sein.

Cette réserve faite, que je crois plutôt particulière à la race qu'à la maison, l'hospitalité y est cordiale, accueillante et franche. La pauvre fille, prise entre la studiosité de son oncle et la vieillesse de sa grand'mère, a d'aimables paroles, de jolis regards bleus et une jolie moue de regret, quand, sur les sept heures, après le *Bonsoir, ma Vieille*, de Flaubert à sa mère, la vieille grand'maman l'emmène dans sa chambre, pour se coucher bientôt.

### 1<sup>er</sup> NOVEMBRE :

Nous sommes restés enfermés toute la journée. Cela plaît à Flaubert, qui semble avoir l'exercice en horreur et que sa mère est obligée de

(7) Caroline Hamard, la confidente de Flaubert, morte le 20 mars 1846 à la naissance d'une petite fille, dont il va être question plus loin.

tourmenter pour mettre le pied dans le jardin. Elle nous disait que, souvent, allant à Rouen, elle le retrouvait, en revenant, à la même place, dans la même pose, presque effrayée de son immobilité. Point de mouvement : il vit dans sa copie et dans son cabinet. Point de cheval, point de canot.

Toute la journée, sans se reposer d'une voix tonnante, avec des éclats de voix de théâtre de boulevard, il nous a lu son premier roman, écrit en quatrième, et qui n'a d'autre titre, sur la couverture, que *Fragments de Style quelconque*. Le sujet est la perte du pucelage d'un jeune homme avec une putain idéale. Il y a dans le jeune homme beaucoup de Flaubert, des espérances, aspirations, mélancolie, misanthropie, haine des masses. Tout cela, sauf le dialogue qui n'existe pas, est d'une puissance étonnante pour son âge. Il y a déjà là, dans le petit détail du paysage, l'observation délicate et charmante de *Madame Bovary*. Le commencement de ce roman, une tristesse d'automne, est une chose qu'il pourrait signer à l'heure qu'il est. En un mot, cela, malgré ses imperfections, est très fort.

Comme repos, avant dîner, il a été fouiller dans toutes ses défroques, costumes et souvenirs de voyages. Il a remué avec joie toute sa mascarade orientale : et le voilà nous costumant et se costumant, superbe sous le tarbouch, une tête de Turc magnifique, avec ses beaux traits gras, son teint plein de sang et sa moustache tombante. Et il finit par retirer, en soupirant, la vieille culotte de peau de ses longs voyages, la regardant avec l'attendrissement d'un serpent qui regarderait sa vieille peau.

En cherchant son roman, il a trouvé des papiers pêle-mêlés qu'il nous lit ce soir.

C'est la confession autographe du pédéraste Chollet, qui tua son amant par jalousie et fut guillotiné au Havre, avec tout le détail de sa passion.

C'est la lettre d'une putain, offrant toutes les œuvres de sa tendresse à un miché.

C'est l'épouvantable et sinistre lettre de ce malheureux qui devient bossu par devant et derrière à trois ans ; puis dartreux à vif, brûlé à l'eau-forte et aux cantharides par des charlatans ; puis boiteux, puis cul de jatte. Récit sans plainte et terrible par cela même, d'un martyr de la fatalité ; morceau de papier qui est encore la plus grande objection que j'aie rencontré contre la Providence et la bonté de Dieu.

Et nous grisant de toutes ces vérités nues, de ces abîmes de choses vraies, nous nous disions : « La belle publication à faire, pour les philosophes et les moralistes, d'un choix de choses pareilles, qui seraient les *Archives secrètes de l'Humanité !* »

A peine si nous sommes sortis un instant, à deux pas de la maison, dans le jardin. Le paysage avait l'air, la nuit, d'un paysage en cheveux.

## 2 NOVEMBRE :

Nous avons demandé à Flaubert de nous lire un peu de ses notes de voyage (8). Il commence, et à mesure qu'il nous déroule ses fatigues,

---

(8) Il s'agit de notes prises au cours du voyage d'Orient entrepris avec Du Camp en 1849-1850. Ces notes seront publiées, au moins partiellement, sous le titre de : *A bord de la Cange en 1850.*

ses marches forcées, ses dix-huit heures de cheval, les journées sans eau, les nuits dévorées d'insectes, les duretés incessantes de la vie, plus dures encore que le péril journalier, une vérole effroyable brochant sur le tout et une dysenterie terrible à la suite du mercure, je me demande s'il n'y a pas une vanité et pèse dans ce voyage choisi, fait et parachevé pour en rapporter les récits et l'orgueil aux populations de Rouen.

Ses notes, faites avec l'art d'un habile peintre et qui ressemblent à de colorées esquisses, manquent, il faut le dire, malgré leur incroyable conscience, application et volonté de rendu, de ce je ne sais quoi, qui est l'âme des choses et qu'un peintre, Fromentin, a si bien perçu dans son Sahara.

Toute la journée, il nous en lit ; toute la soirée, il nous en dit. Et nous avons, à la fin de cette journée chambrée, comme la fatigue de tous les pays parcourus et de tous les pays décrits. Comme repos, il n'a fumé que quelques pipes qu'il brûle vite, et toujours en causant littérature, tantôt essayant de réagir avec quelque mauvaise foi contre son tempérament, disant qu'il faut s'attacher aux côtes de l'art éternels et que spécialiser est empêcher cette éternité, que le spécial et le local ne peuvent produire le beau pur. Et comme nous lui demandons ce qu'il appelle le beau : « C'est ce par quoi je suis vaguement exalté ! »

Au reste, sur toutes choses, il a des thèses qui ne peuvent être sincères, des opinions de parade et de chic délicat, des paradoxes de modestie et des ravalements véritablement par trop exagérés devant l'orientalisme de Byron ou la puissance des Affinités électives de Goethe.

Il est minuit sonné. Il vient de nous finir son retour par la Grèce. Il ne veut pas encore nous lâcher, il veut encore causer, encore lire, nous disant qu'à cette heure, il commence à s'éveiller et qu'il se coucherait à six heures, si nous n'avions pas envie de dormir. Hier, Flaubert me disait : « Je n'ai pas baisé de vingt à vingt-quatre ans, parce que je m'étais promis de ne pas baiser ». Il y a là le fond et le secret de l'homme. Un homme qui s'impose des abstinences pour lui-même, ce n'est pas un homme d'instinct, ce n'est pas un homme qui parle, qui vit, qui pense naturellement. Il se modèle et se façonne selon certaines vanités, certains orgueils intimes, certaines théories secrètes, certains respects humains.

### 23 NOVEMBRE :

J'entends à dîner chez Magny, le père Sainte-Beuve, penché à l'oreille de Flaubert lui dire : « Renan est venu dîner l'autre jour chez M<sup>me</sup> de Tourbey. Il a été très bien... très charmant... ».

Même ici, à notre table de sceptiques, cela a un peu fait scandale. Que nous tous qui ne fondons ni religion, ni doute, qui ne fabriquons ni ne défabriquons de Christ, qui n'avons pas de robe d'apôtre, nous allions un jour là, c'est bien : mais que cette espèce de prêtre de philosophe mange cette soupe-là, la soupe de Jeanne ! Ce temps-ci est amusant pour ces ironies-là.

### 2 DECEMBRE :

Au dîner chez la Princesse, nos amis Flaubert et Sainte-Beuve nous portent insupportablement sur les nerfs, avec ce redoublement de gréco-manie. Enfin, ils en arrivent à admirer dans le Parthénon jusqu'à la couleur de cet admirable blanc qui est, dit Flaubert avec enthousiasme, « noir comme de l'ébène ! »

La Princesse parle, comme tout émoussillée du plaisir qu'elle a eu

à voir *Les Diables Noirs*. Elle a été grattée et chatouillée par la passion que l'auteur a cherché à y mettre. Le maquereau dont Sardou a fait son héros est pour elle sympathique. Les femmes, je le vois, n'ont point notre morale ; elles n'ont que la conscience de leurs passions. Peut-être n'y a-t-il pas de maquereau pour les femmes ?

### 13 DECEMBRE :

Je sors d'une conférence du dimanche chez Flaubert, avec l'étonnement et le dégoût de la servitude des idées que je rencontre partout. Ils font semblant de remuer des paradoxes et leurs paradoxes sont toujours un catéchisme !

### 18 DECEMBRE :

Dîner chez Feydeau, où, sous le faux et le gros luxe, se perçoivent des embarras, des préoccupations d'argent, une maison où en sent qu'on tire le diable par la queue avec des gants blancs...

Flaubert a eu sa féerie refusée par Hostein, qui la lui a renvoyée par une espèce de commissionnaire, sans lettre, sans regrets. Le commissionnaire, questionné par Flaubert, a seulement répondu : « Ce n'est pas ce que M. Hostein voulait ». On devrait vraiment écrire sur les théâtres : « Les Hommes de Lettres n'entrent pas ici ».

### LUNDI 21 DECEMBRE :

Chez Magny, nous sommes à peu près au complet et la dispute est énorme sur toutes choses.

« Boileau est bien plus poète que Racine », crie Saint-Victor.

« Bossuet écrit mal », affirme Flaubert.

## ANNÉE 1864

### 18 JANVIER :

Chez Magny.

On va à la femme, le sujet ordinaire de la conversation. Gautier dit qu'il n'aime que la femme insexuelle, c'est-à-dire si jeune qu'elle repousse d'elle toute idée d'enfantement, de matrice, d'obstétrique ; et il ajoute que ne pouvant satisfaire ce goût, à cause des sergents de ville, toutes les autres femmes, qu'elles aient vingt ou cinquante ans, ont pour lui le même âge ». Là-dessus, Flaubert, la face enflammée, la voix beuglante, remuant ses gros yeux, part et dit que la beauté n'est pas érotique, que les belles femmes ne sont pas faites pour être baisées, qu'elles sont bonnes pour dicter les statues, que l'amour est fait de cet inconnu que produit l'excitation et que, très rarement, produit la beauté. Il développe son idéal, qui se trouve être l'idéal de la rouchie ignoble. On le plaisante. Alors, il dit qu'il n'a jamais baisé vraiment une femme, qu'il est vierge, que toutes les femmes qu'il a eues, il en a fait le matelas d'une autre femme rêvée.

Pendant ce temps, Nefftzer et Taine discutent sur le mot concret, s'étonnent de toutes les idées qu'il renferme et lâchent à tout moment des termes comme *idiosyncrasie*.

Flaubert, qui est verbeux ce soir, encore plus que d'habitude et qui lance ses paradoxes non avec la légèreté de jongleur indien de Gautier,

mais qui les tient péniblement en équilibre, comme un hercule de foire ou, plutôt et simplement, comme un provincial outré, affirme que le coït n'est pas du tout nécessaire à la santé de l'organisme, que c'est un besoin que notre imagination crée. Taine lui fait observer que, cependant, lui, qui n'est guère baiseur, quand tous les quinze jours ou les trois semaines, il se livre au coït, il est débarrassé d'une certaine inquiétude, d'une certaine obsession, qu'il sent sa tête plus libre pour le travail. Flaubert de répondre qu'il se trompe, que l'homme n'a pas besoin d'une émission séminale, mais d'une émission nerveuse, et que, comme lui, Taine baise au bordel, il ne doit éprouver aucun soulagement, qu'il faut de l'amour, qu'il faut de l'émotion, le tremblement de presser une main. Nous lui faisons observer que très peu parmi nous sont assez heureux pour cela, vu que ceux qui ne satisfons pas au bordel, ont une vieille maîtresse, une femme de passade ou une épouse légitime, près desquelles il n'y a ni émotion ni tremblement. Donc, les trois quarts de l'humanité n'ont pas d'émission nerveuse et ont bien de la chance s'ils la rencontrent trois mois dans toute une vie de coït.

On se bat là-dessus pendant tout le dîner ; on fait le tour du monde sur la question. Flaubert affirme que les barbares sont pédérastes et bestialitaires, tandis que les civilisés sont masturbateurs et gamahucheurs, la gamahuchade étant l'adoration religieuse de la femme.

#### 24 JANVIER :

J'étudie chez la Princesse le curieux travail de Flaubert pour attirer l'attention de la maîtresse de la maison, se faire voir, se faire parler, et cela par l'obsession des regards, des mines, des poses. Je sens dans tout cet homme le besoin qui va jusqu'à la souffrance, d'occuper, de violer l'attention et de la tenir à lui seul, et je ris en moi de voir ce gros blagueur de toutes les gloires humaines être si brutalement affamé de glorioles bourgeoises.

#### 14 FEVRIER :

Nous avons eu à dîner, hier, Sainte-Beuve, Gautier, Flaubert, Charles Edmond et Saint-Victor et Lagier. On a causé tribaderie et pédérastie transcendantes.

#### 28 FEVRIER :

Il y a une différence très curieuse de servilisme pour les pouvoirs entre Flaubert et Saint-Victor. Celui-ci, avec la pente naturelle qu'il doit à son caractère latin, est arrêté sur ce chemin, brisé par une ankylose toute physique, une raideur de la tête, des muscles, de l'épine dorsale. L'autre, avec des théories farouches, des braillements d'indépendance, une grande joie d'anarchie, à l'outrance d'un\* famulus, d'un courtisan du Danube.

#### 2 MARS :

Flaubert nous mène chez Dantan. Un charmant petit hôtel de la rue Blanche, avec une splendide galerie, où sont toutes les charges de Dantan. Le Panthéon de la laideur humaine. La caricature dessinée, elle, au moins, se sauve par la légèreté et le peu d'épaisseur. Ici, tout est en relief et en solidité et vous blesse. Il y a des difformités en plâtre et des grimaces en bronze. J'ai vu, au milieu, une tête d'orang-

outang : la vue se repose sur elle de la charge de Rothschild. Il y a cependant, là-dedans, des charges de génie ; mais il vous prend une envie de vous en aller, comme devant toutes les formes d'horreur, de dépression et d'animalité de la physionomie.

#### 9 MAI :

Chez Magny. On est au grand complet. Nous affirmons notre admiration pour le talent littéraire d'Hébert, que nous séparons tout à fait de sa moralité. La causerie nous pousse de la moralité d'Hébert à celle de Mirabeau que nous ne trouvons pas bien plus grande.

.....

Flaubert a l'air d'un torrent qui se précipite... c'est un canal qui marche.

#### 23 MAI :

Chez Magny. On cause de la vie. Nous seuls et Flaubert, les trois mélancoliques de la Société, les trois qui demanderaient à ne pas être nés.

## ANNEE 1865

#### 17 FEVRIER :

Quand Flaubert eut des clous, l'année dernière, Michelet dit à un de ses amis : « Qu'il ne se soigne pas, il n'aurait plus son talent ! »

#### DIMANCHE GRAS 26 FEVRIER :

Chez Flaubert.

Sari parle de la Guimond, de cette femme à tête de criminelle qui ressemble à la veuve de Jean Hiroux, cette femme mêlée à tout ce qu'il y a eu de caché, de honteux, de scandaleux, depuis les tripotages de Guizot jusqu'au maquerillage de la Deslions, jusqu'au patronage de la Colombier, « le plat du jour ».

Il nous la montre, sa voiture attelée dès huit heures du matin, courant tout Paris, entrant par des portes dérobées chez tout le monde. Tout le temps que Mirès a été enfermé à Mazas, elle y était tous les jours, à neuf heures. Une femme chez laquelle le Préfet de Police déjeune souvent.

#### 16 AVRIL :

A minuit passé, au sortir de la rue de Courcelles, Flaubert nous mène chez la de Tourbey, qui lui demande depuis longtemps à nous amener. Un appartement de courtisane de théâtre, avec les accessoires dorés. La femme a une conversation fouettée, saccadée, nerveuse, s'arrachant l'esprit ; une figure verte, des yeux horriblement cernés et, dans toute sa personne, un air d'agonie qui s'entraîne et se grise.

#### 24 AVRIL :

Flaubert, qui a assisté à la répétition générale de *Saint-Bertrand*, nous peint Haussmann comme le vrai régisseur du Vaudeville, plaçant et commandant la scène, touchant à tout, remettant les mots dans la

pièce, et dans la pièce de Féval, après ces mots : « ...Des Obligations comme la ville de Paris », ajoutant : « Mais les Obligations de la Ville rapportent de gros intérêts ! » Un Préfet de la Seine se faisant des annonces dans ses pièces !

#### MERCREDI 26 AVRIL :

La Princesse nous reçoit ce soir du haut de tout son froid, à peine si elle nous regarde. Parlons-nous, elle nous contredit. Elle n'a d'yeux, de place à côté d'elle, d'attention et d'intérêt que pour Flaubert, qui me dit, à la sortie, qu'elle lui a fait faire deux tours, tout seuls, dans le jardin, l'ombre, la nuit.

Il est bon que les princes et surtout les princesses aient de ces refroidissements, de ces hauts et de ces bas excessifs, pour que la sympathie pour eux ne devienne pas du dévouement.

Aurait-elle envie de prendre Flaubert pour amant ? Je ne pense pas. Je croirais plutôt par l'affectation de son jeu de ce soir, qu'elle cherche à faire un chandelier contre le bruit très calomnieux, venu jusqu'à elle, de bontés pour nous autres.

#### 4 MAI :

C'est une drôle de table que celle où nous sommes assis chez Gautier. Ça a l'air d'une table d'hôte d'une tour de Babel, le dernier caravensérail du romantisme, une mêlée de gens de toutes nations, dont Gautier a l'habitude et la fierté.

Il y a, ce soir, à côté de Flaubert, de Bouilhet, de nous, un vrai Chinois, avec des yeux retroussés et la veste de velours groseille, le professeur de Chinois des filles de Gautier. Il y a un peintre exotique qui a, jusqu'aux genoux, des bottes de sept lieues et des yeux volés à un jaguar. Il y a le violoniste hongrois Reminy, avec sa tête glabre de prêtre et de diable ; il y a son accompagnateur, un petit bonhomme gras et douteux, éphébique et féminin, avec sa tête d'alsacienne, les cheveux blonds en baguettes, tombant droit de la raie au milieu de sa tête, en redingote allemande de séminariste, dans l'ouverture de laquelle se flétrit un peu de lilas blanc ; tapette étrange et inquiétante. Il y a enfin, accompagné de son fils, la femme d'un dieu, la veuve d'un Mapah, M<sup>me</sup> Ganneau.

#### DIMANCHE 7 MAI :

Je retombe, dans la journée, chez Flaubert, où je me couche sur son grand divan, et dans l'espèce de rêvasserie anxieuse et de vague idée où je suis, j'entends comme de très loin la voix enrouée, mate et spirituelle de Préault, qui fait tomber dans mon oreille des histoires, des anecdotes, des mots.

#### 9 MAI :

Flaubert, en sortant de chez Magny, nous disait : « Ma vanité était telle, quand j'étais jeune, que lorsque j'allais au bordel avec mes amis, je prenais la plus laide et tenais à la baiser devant tout le monde, sans quitter mon cigare. Cela ne m'amusait pas du tout, mais c'était pour la galerie ». Flaubert a toujours un peu de cette vanité là, ce qui fait qu'avec une nature franche, il n'y a jamais une parfaite sincérité dans ce qu'il dit sentir, souffrir, aimer.

**LUNDI 14 AOUT (chez la Princesse, à Saint-Gratien) :**

Le soir, Chesneau vient remercier de sa croix. Dans la journée, la Princesse m'avait demandé si Flaubert était décoré, et comme je lui disais qu'il ne l'était pas et que ce serait un honneur pour le Gouvernement de le décorer. elle m'a dit : « Je n'en savais vraiment rien. Si j'avais su ça, je l'aurais demandé directement. Mais je le savais si peu, que nous nous le demandions, l'autre jour, avec Charlotte (9). Et elle en parlait très sincèrement ; une princesse est tellement blasée sur les boutonnières des hommes, qu'elle ne voit guère ce qu'ils y portent ou ce qu'ils n'y portent pas.

**28 AOUT :**

A dîner, chez Magny, Sainte-Beuve nous confirme ce qu'avait annoncé l'« Indépendance Belge », que nous serons décorés au mois de janvier, avec Taine et Flaubert. C'est la Princesse qui l'a demandé directement à l'Empereur, sans nous en rien dire.

**29 NOVEMBRE :**

Flaubert me disait, ce soir, ce mot qui est toute l'Impératrice et toute la femme : « Comment m'a-t-il trouvée ? » a été son premier mot à M<sup>me</sup> Cornu, après le séjour de Flaubert à Compiègne.

Je crois que j'ai trouvé la véritable définition de Flaubert, du talent et de l'homme : c'est un sauvage académique.

**5 DECEMBRE (après la représentation d'Henriette Maréchal) :**

Nous sortons à travers les groupes tumultueux et vociférants, rempissant les galeries du Théâtre Français, et nous allons souper à la Maison d'Or avec Flaubert, Bouilhet, Ponthier et d'Osmoy. Nous y faisons très bonne figure, malgré une crise nerveuse qui nous barre l'estomac et nous donne envie de vomir quand nous portons quelque chose à nos lèvres. Flaubert ne peut s'empêcher de nous dire qu'il nous trouve superbes ; et quand nous rentrons chez nous, las de la plus infinie lassitude de notre vie, las de dix nuits passées au jeu.

**ANNÉE 1866****6 JANVIER :**

Passé dîner avec Flaubert à Croisset (10). « Il travaille décidément quatorze heures par jour. Ce n'est plus du travail, c'est la Trappe. La Princesse lui a écrit de nous sur notre préface : « Ils ont dit la vérité : c'est un crime ! »

**21 JANVIER :**

Pouchet, chez Flaubert, racontait qu'on lui a supprimé, dans l'*Opinion Nationale*, une phrase qui relatait, d'après l'autopsie, la belle

(9) La comtesse Charlotte Primoli, la cousine de Mathilde.

(10) A la fin de l'année 1865 et au début de 1866, les Goncourt — après la cabale d'Henriette Maréchal qui arrivera en retrait de la pièce du Théâtre Français — firent un voyage au Havre et à Rouen.

conformation du cerveau de M. de Morny. Les partis ne veulent pas même d'une autopsie favorable à un ennemi.

### 8 FEVRIER :

C'est de l'imprudenc e à un auteur dramatique d'écrire un livre, une chose qui donne la mesure de sa littérature. Je l'ai bien vu dans les lectures du *Roman d'une femme*, que me faisait aujourd'hui Flaubert (11). Il est impossible de plus ignorer le plus élémentaire orthographe du style.

### 12 FEVRIER :

M<sup>me</sup> Sand vient dîner aujourd'hui à Magny. Elle est là, à côté de moi, avec sa belle et charmante tête, dans laquelle, avec l'âge, s'accuse de jour en jour un peu plus de type de la mulâtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, glissant à l'oreille de Flaubert : « Il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas ».

### 25 FEVRIER :

Combien les gens de tête passionnée et passionnante vivent peu ! Je vois Taine avec son coucher à neuf, son lever à sept, son travail jusqu'à midi, son dîner d'heure provinciale, ses visites, ses courses aux bibliothèques, sa soirée après son souper, entre sa mère et son piano ; Flaubert comme enchaîné dans son baignoire de travail, dans son souterrain ; nous, dans nos incubations enfermées, sans nulle distraction ou dérangement de famille et de monde, sauf un dîner de quinzaine chez la Princesse et quelques courses d'aliénés de la curiosité sur les quais, récréation maniaque de bibliographie et d'iconographie.

### 5 MARS :

Aujourd'hui, Flaubert, qui va faire exempter son domestique pour une varicocèle, nous disait : « Moi, je préférerais être militaire, avoir une infirmité, à savoir que j'en ai une... Oui, j'aimerais mieux servir sept ans que d'avoir la conscience que j'en ai une ». Flaubert est un homme qui a de la vanité même avec lui-même.

### 6 MAI :

Flaubert me disait hier : « Il y a deux hommes en moi. L'un, vous voyez, la poitrine étroite, le cul de plomb, l'homme fait pour être penché sur une table ; l'autre, un commis voyageur, une véritable gaieté de commis voyageur en voyage, et le goût des exercices violents !... »

### 21 MAI :

Chez Magny.

M<sup>me</sup> Sand fait son entrée en robe fleur de pêcher, une toilette d'amour, que je soupçonne mise avec l'intention de violer Flaubert. On croirait voir Pasiphaë en Négritie.

.....  
Lagier, dans un de nos dimanches chez Flaubert ; cette femme à l'expression, la métaphore d'un pittoresque, d'une fantaisie, d'un imprévu qui nous dégoûte tous.

(11) Le *Roman d'une Femme*, roman d'Alexandre Dumas fils (1849).

Elle entre en disant : « Veux-tu voir mon emmerdeur ? » Et elle nous montre son fils, qui l'attend en bas, en voiture.

### 27 OCTOBRE :

Répétition de la *Conjuration d'Amboise*. Au fond, Bouilhet, c'est un élève de Hugo et de Victor Séjour... Ça ne fait rien, c'est un garçon travaillant honorablement, qui s'applique. Je dirais que c'est très bien, autant que je puis dire une chose que je ne pense pas.

### DIMANCHE 28 OCTOBRE :

Flaubert présente aujourd'hui Bouilhet chez la Princesse. Je ne sais quelle malencontreuse inspiration a eue ce poète à déjeuner, mais il sent l'ail comme un omnibus ! Nieuwerkerke remonte épouvanté, en disant : « Il y a en bas un auteur qui sent l'ail ! »

La Princesse, elle, s'en aperçoit à peine, après tout le monde. C'est miraculeux chez cette femme, la non perception d'un tas de choses délicates, comme la fraîcheur du beurre et du poisson ! Son bon et son mauvais côté est de n'être pas tout à fait une civilisée.

### 29 OCTOBRE :

Nous soupions au sortir de la première représentation de la *Conjuration d'Amboise*, avec Bouilhet, Flaubert et M<sup>me</sup> d'Osmoy. A deux heures, d'Osmoy arrive. Il vient de battre, pour le succès de son ami, tous les cafés Tabourey du Quartier Latin, forcé de boire des verres de vin avec la Bohême, lasse des Arts et des Lettres. Il quitte Monselet, qu'il vient de laisser à peu près ivre, allant crapuleusement de table en table avec sa décoration et sa boulimie, reniflant les portions et ramassant, ça et là, son souper.

Dans ce souper après un succès, après une ovation, ce qui nous frappe, nous si friands de cela et qui reviendrons sans doute à ce damné théâtre, c'est le creux de cette joie et de ce bonheur. Le triomphateur est d'abord éreinté ; il tombe de fatigue, d'accablement. Il est tout au bout de ses émotions et de ses sensations nerveuses ; il est comme usé pour jouir de sa réussite. Rien d'épanoui complètement, de franc, entier, d'un grand bonheur. Il est tout traversé de préoccupations, d'inquiétudes. Tout l'empêche de goûter son présent. Il est à la représentation du lendemain, de l'après-demain, aux mauvaises chances qui peuvent survenir, au revirement qui peut se faire. Ce n'est pas les applaudissements qu'il a dans l'oreille et dans le cœur, ni l'acclamation universelle : c'est un on-dit que Girardin a blagué tout le temps ; c'est le rapport de la maussaderie et la figure de tel critique ; c'est tout ce qui se forge de mauvais, d'hostile, de perfide dans les feuilletons prévus du lundi.

Nous étudions cela sur le brave garçon, cet empoisonnement de la victoire du théâtre. Devant ce souper de gens fatigués, cassés, brisés, détendus et sans verve, avouant que cela ne vaut pas l'effort et que la récompense a trop d'alliage, toutes sortes de mélancolies nous venaient, non sur notre échec passé, mais d'avance, sur les revanches qui peuvent nous arriver.

Nous pensions aux moyens grossiers du succès, à la façon dont on le travaille, dont un acteur sans finesse et sans tirade à effet populaire l'enlèvent, à ce tas d'imbéciles, avec lequel on fait un public, à tous

ces juges que nous méprisons de toute notre esprit et dont nous aurons la faiblesse d'aller chercher le jugement et les bravos.

La pièce ? Eh ! mon Dieu, la voilà, la pièce pour réussir, la tragédie du drame, de la fausse histoire, de la fausse poésie. Pas une note vraie, pas un sentiment vrai. Du sublime qui a déjà servi, Casimir Delavigne copiant Hugo dans un scénario de Victor Séjour. Une de ces pièces dont le crime est de faire un si grand tort à la vraie littérature et au vrai théâtre — et passant pour littéraire.

Mais une pièce comme cela a tout pour réussir ; l'ombre de Corneille, les battoirs de Rouen et jusqu'au satisfecit de la Petite Presse !

## ANNÉE 1867

### 25 FEVRIER :

A nous convalescents, la santé de Flaubert, grossière et sanguine, campagnardisée par un exil de dix mois, nous fait paraître l'homme un peu blessant et trop exubérant pour nos nerfs ; et son talent même se grossit de son enclure à nos yeux.

## ANNÉE 1868

### 11 MARS :

Vraiment, Sainte-Beuve fait défaut au salon de la Princesse. L'idée s'y abaisse, la voix y grossit, et Flaubert, qui s'y épate, en fait un salon de province. A toute histoire qu'on raconte, on peut être sûr qu'il va dire, l'histoire finie ou même non finie : « Oh ! j'en sais une plus forte » et à toute personne qu'on nomme : « Moi, je la connais mieux que vous ». Grosse, décidément, bien grosse nature.

### 23 MARS :

Flaubert ? Un sauvage normand.

### 7 AOUT :

La Princesse, hier, a fait une sermonce terrible à Flaubert, à propos de ses visites à la Tourbey. Dans un sentiment de hauteur de princesse et de femme du monde, elle se plaignait ce matin et presque spirituellement d'avoir à partager, avec de pareilles femmes, la société, la pensée de ses amis, d'hommes, comme Taine, comme Renan, comme Sainte-Beuve, lui volant vingt minutes, lorsqu'il dînait chez elle, pour aller les porter à cette gueuse.

### 9 AOUT, à Saint-Gratien :

Ici, le château dort ou paraît dormir jusqu'à onze heures. La Princesse ne descend que quelques minutes avant le déjeuner, à onze heures et demie, les journaux dans une main, l'autre tendue aux baisers des hôtes. Elle est généralement, à ce moment, matinalement gaie, vive, avec un éveil de santé, volontiers plaisante, fouettée par les lettres reçues, écrites, les nouvelles de la presse.

On déjeune, puis on passe fumer dans la véranda, où souvent la Princesse allume le cigare des fumeurs, en injuriant la puanteur du

tabac. C'est le grand moment de sa causerie. La digestion du peu qu'elle a mangé semble faire jaillir d'elle une expansion vivace de récits, de souvenirs, de portraits des gens à l'emporte-pièce, des débâcles de phrases à la Saint-Simon.

Vers les une heure, elle passe dans son atelier et travaille, elle-même, sérieusement, avec, par moments, les conseils de Giraud, de sa vieille giraille dans son dos. En ce moment, elle est fort occupée des albums japonais, dont elle transporte les fleurs et les oiseaux sur les feuilles d'un paravent de soie.

Vers cinq heures, la Princesse, à laquelle la tension du travail met un peu le sang à la tête, sort avec tout son monde, quelquefois en voiture ; et l'on va à Soisy, à Eaubonne, en quelque endroit de la vallée de Montmorency. Le plus souvent, c'est un tour du lac, où les jeunes escortent sa barque sur des périssoires. Ou bien encore, elle entraîne dans les allées du parc du groupe auquel elle jette, en marchant et en retournant son profil, une conversation coupée à tout moment par un grand cri d'appel : *Tine ! Tine !* ou *Tom ! Tom !* à un de ses petits requets perdus dans un massif.

Rentrée, elle s'habille en un quart d'heure et elle est presque toujours la première femme en toilette descendue au salon.

Nous avons passé trois semaines à vivre cette vie. Les habitants à demeure et à poste fixe étaient, avec nous, la famille Malvezzi, et la petite Vimercati-Gautier a passé une semaine, Flaubert quelques jours. Dans les passants et les venants, peu ou point d'hommes politiques ; des peintres, le dimanche, entre deux couchers ; des hommes de lettres, le mercredi ; la famille, représentée par la tante et la comtesse Primoli, le jeudi ; les autres jours, de petits dîners de l'intérieur, avec la table de vingt-cinq personnes des dimanches, toute rétrécie.

La pure littérature, le livre qu'un artiste fait pour se satisfaire, me semble un genre bien près de mourir. Je ne vois plus de véritables hommes de lettres, de sincères et honnêtes écrivains que Flaubert et nous. Notre trio mort, je ne vois plus guère qu'un tout petit Magny en France, tirant ses livres au petit nombre de lecteurs délicats et vraiment lettrés, qui resteront à cinquante peut-être...

#### 17 NOVEMBRE :

C'est peut-être un préjugé, mais je crois qu'il faut être un honnête homme et un bourgeois honorable pour être un homme de talent. J'en juge par Flaubert et par nous et par la comparaison avec les grands hommes de la Bohême, son romancier Muger, son historien Monselet, son poète Banville.

#### 14 DECEMBRE :

Nous avons vu à déjeuner notre admirateur et notre élève Zola.

De temps en temps, dans une récrimination amère, où il nous répète et se répète qu'il n'a que vingt-huit ans, éclate, vibrante, une note de volonté âcre et d'énergie rageuse.

« Et puis, j'ai beaucoup à chercher... Oui, vous avez raison, mon roman déraillé (12) : il ne fallait que trois personnages. Mais je suivrai

(12) Il s'agit de *Madeleine Féral*, roman de Zola, publié dans *l'Événement* et qui paraît en librairie en décembre 1868.

votre conseil : je ferai une pièce comme cela. Et puis, nous sommes les derniers venus : nous savons que vous êtes nos aînés, Flaubert et vous — vous ! Vos ennemis eux-mêmes reconnaissent que vous avez inventé votre art ; ils croient que ce n'est rien : c'est tout !

#### 24 DECEMBRE :

Dégoût, profond dégoût. Ironie des choses, Gautier fils, le fils Mademoiselle de Maupin, mis subitement à la tête de la police administrative de la Presse parisienne. Le père, — cette vache, comme on dit maintenant, cruellement et justement — prêt à passer par toutes les bassesses, toutes les humiliations et toutes les platitudes personnelles et toutes celles qu'on pourra faire en son nom, pour se glisser piteusement à l'Académie.

Nous avons plaisir à retrouver Flaubert ; et dans notre trio d'ours et de solitaires ensauvagés, nous soulageons nos mépris, nos indignations sur tous les abaissements présents, les misères des caractères, la déchéance des lettrés, la domesticité enfin avec laquelle un de nos maîtres et un ami que nous aimons compromet en lui la dignité de chacun de nous.

## ANNÉE 1869

#### MERCREDI 6 JANVIER :

Je dis à la Princesse que j'ai vu Sainte-Beuve, que je l'ai trouvé fatigué, préoccupé, triste. Elle ne me répond pas, passe devant moi et m'emmène dans le premier salon, le promenoir de ses causeries intimes et de ses tête-à-tête confidentiels.

Et là, elle éclate : « Sainte-Beuve, je ne le verrai plus ! Jamais !... Il s'est conduit avec moi... Lui, enfin !... C'est à cause de lui que je me suis brouillée avec l'Impératrice... Et tout ce qu'il a eu par moi !... Dans mon dernier séjour à Compiègne, il m'a demandé trois choses : j'en ai obtenu deux de l'Empereur... Et qu'est-ce que je lui demandais ? Je ne lui demandais pas de renoncer à une conviction, je lui demandais de ne pas s'engager par un traité avec le Temps ; et de la part de Rouher, je lui ai tout offert... Il aurait été à la Liberté, avec Giraudin, c'était encore possible, c'était de son monde... Mais au Temps ! nos ennemis personnels ! ou, tous les jours, on nous insulte !... Il a été avec moi... » Elle s'arrête, puis : « Oh ! c'est un mauvais homme... Il y a six mois, j'écrivais à Flaubert : « Je crains que Sainte-Beuve, d'ici à quelque temps, ne nous joue quelque tour... » Et c'est lui qui a écrit à Nefftzer... Il y a de son ami d'Althon-Shée dans tout cela. Et avec une parole d'amertume presque sifflante : « Il m'écrivait au jour de l'An sa reconnaissance pour tout le confortable et le bien-être qui entouraient sa maladie et qu'il me devait... Non, on ne se conduit pas comme ça ! »

#### 20 JANVIER :

Touchée, lors de la vente de sa maison, de nos procédés de gentilshommes, auxquels ne l'ont guère habituée ses amants, Fournier, Baroche et même le Prince, la de Tourbey — maintenant en deux mots — a tourmenté Flaubert pour nous amener dîner chez elle.

Un appartement riche et banal, ressemblant à ces appartements

meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche. Un vrai carnaval d'invités : Paradol, Théophile Gautier, Girardin, lugubre et cassé, avec sa tête de mort et sa mèche posée comme un accroche-cœur sur un crâne.

Mauvais petit dîner, qui fait mal à l'estomac. Toujours une cabotine de l'hôtel Rambouillet : une immense bonne volonté à faire des mots, mais elle les fait toujours à côté.

On joue à de petits jeux d'esprit innocents et cochons. La maîtresse de maison jette aux convives le mot malthusianisme et en demande la définition à la ronde. Chacun, le couteau de l'improvisation sous la gorge, dit une saleté ou une bêtise.

Après dîner, il y a une lutte grossière entre Gautier et Flaubert, le premier étalant une monstreuse, brutale et répugnante vanité d'avoir battu les femmes, et l'autre, l'orgueil d'en avoir été battu en éprouvant toujours l'énorme désir de les tuer, en sentant, comme il finit par dire à propos de M<sup>me</sup> Colet, craquer sous lui les bancs de la Cour d'Assises.

#### JEUDI 22 AVRIL :

Très désargentés ces temps-ci, nous allons, ce matin, chez Feydeau, que nous croyions seulement un peu souffrant, pour le paiement d'un article de Jean-Michel Moreau, paru dans la *Revue d'Art*.

M<sup>me</sup> Feydeau, dans une robe de chambre de soie rouge, de ces robes qui roulent des flots d'étoffe derrière les pas de la femme, nous dit, à peine assis à côté d'elle : « Eh bien, vous savez, il est très malade... Il a été douze jours sans pouvoir se mettre dans son lit ni dormir. Il avait un rhumatisme remonté dans la poitrine et qui l'étouffait... Mercredi, le lendemain du jour où Flaubert le vit et où il y avait un peu de mieux, le matin, en se levant, il allait très bien, il vint auprès de mon lit et resta à causer avec moi. A peine était-il entré dans sa chambre, je m'entendis appeler et je la trouvais bégayant, une voix qui me dit : « Je veux qu'on me lève ».

Et elle imita l'horrible bégaiement de l'homme qui vient d'être frappé d'une hémiplegie.

#### 12 MAI :

Ce soir, au fond de la serre de la Princesse, tout à coup, dans les vous de Flaubert à M<sup>me</sup> Sand, un tu échappe à M<sup>me</sup> Sand dans sa réponse. La Princesse nous jette un regard. Est-ce un tu d'amante ou de cabotine ?

#### 23 MAI :

Le livre de Flaubert, son roman parisien, est terminé. Nous en voyons le manuscrit sur sa table à tapis vert, dans un carton fabriqué spécialement ad hoc et portant le titre auquel il s'entête : *L'Education Sentimentale* et, en sous-titre : *L'Histoire d'un jeune homme*.

Il va l'envoyer au copiste, car avec une sorte de religion, il garde devers lui, depuis qu'il a écrit, le monument immortel de sa copie chirographe. Ce garçon-là met une solennité un peu ridicule aux plus petites choses de sa pénible ponte. Décidément, chez mon ami, nous ne savons ce qu'il y a de plus gros, de la vanité ou de l'orgueil !

## 17 JUILLET :

Flaubert est venu nous voir ce soir, florissant de force, de santé, plus exubérant que jamais. Il nous parle de la maladie mortelle de Bouilhet avec une insouciance de pléthorique, nous blessant par la manière leste et détachée dont il nous console et nous réconforte. Et en s'en allant, le gros homme s'écrie : « C'est étonnant, moi, il me semble, dans ce moment, que j'hérite de la vigousse de tous des amis malades ! »

.....

On fait bien de naître normand en littérature. Nous le voyons par Flaubert vivant et par Bouilhet mort. On parle déjà, à propos de Bouilhet, de lui élever un monument à l'instar de son compatriote Corneille. Bouilhet, ce pauvre Bouilhet, qui n'eut jamais ni griffe, ni marque, ni instrument, ni presque un hémistiche à lui, qui fit, comme auteur dramatique, toute sa vie, le sublime d'Hugo comme on fait un foulard !

## ANNEE 1870

## SAMEDI 27 AOUT :

Zola vient déjeuner chez moi. Il me parle d'une série de romans qu'il veut faire, d'une épopée en dix volumes, de l'Histoire naturelle et sociale d'une Famille qu'il a l'ambition de tenter, avec l'exposition des tempéraments, des caractères, des vices, des vertus, développés par les milieux et différenciés comme les parties d'un jardin où il y a de l'ombre, où il y a du soleil (13). Il me dit : « Après l'analyse des infiniment petits du sentiment, comme elle a été exécutée par Flaubert dans Madame Bovary, après l'analyse des choses artistiques, plastiques, nerveuses, comme vous l'avez faite, après ces œuvres bijoux, ces volumes ciselés, il n'y a plus de place pour les jeunes, plus rien à faire, plus à constituer, à construire un personnage: Ce n'est que par la quantité des volumes, la puissance de la création qu'on peut parler au public.

## VENDREDI 16 DECEMBRE :

Aujourd'hui, la nouvelle officielle de la prise de Rouen (14), je suis heureux d'avoir la confiance que la gasconnade de Flaubert de se faire sauter n'a été qu'une gasconnade.

---

(13) Il s'agit des Rougon-Macquart.

(14) Rouen était tombée le 6 décembre.

---

## Les Exemplaires sur grand Papier de Salammbô

*Dans le Bulletin n° 14 des Amis de Flaubert, M. Auguste Lambiotte, un de nos fidèles adhérents, a publié un remarquable article sur Les Exemplaires sur Grand Papier de Salammbô et de l'Éducation Sentimentale.*

*A ce sujet, M. Pierre Macqueron, arrière-petit-fils de Jules Sénard, communique qu'il est en possession d'un des 25 exemplaires sur papier de Hollande de Salammbô, dédié par G. Flaubert à son illustre défenseur Jules Sénard.*

*Il écrit en ces termes à M. Lambiotte.*

Le 3 Juin 1959.

Monsieur,

Je savais déjà par mon parent, M. Jean Joubert, que vous vous intéressiez aux exemplaires de Salammbô en grand papier, et je vois dans le Bulletin des « Amis de Flaubert » que vous donnez une liste de ceux dont vous connaissez l'existence.

Je suis possesseur d'un des 25 exemplaires sur papier de Hollande, dédié à mon arrière-grand-père, M<sup>e</sup> Sénard, dans les termes suivants : « A M<sup>e</sup> Sénard, qui est la cause du succès de ma première œuvre, j'offre la seconde avec reconnaissance et humilité, en lui envoyant une longue poignée de main.

» Son tout dévoué et bien affectionné,

» G. FLAUBERT ».

Cet exemplaire a failli être détruit au cours de la dernière guerre. Je l'avais déposé dans mon coffre-fort de la Succursale du Crédit Lyonnais de Rouen, pensant qu'il serait en sécurité, mais au cours du mois de mai 1944, la Ville de Rouen a subi des bombardements sévères. Lors de l'un d'eux, la Succursale du Crédit Lyonnais a été très éprouvée. Son directeur et plusieurs employés ont été tués. Les coffres-forts ont été bousculés et le mien est resté plusieurs jours dans l'eau.

Dès qu'il a pu être relevé, j'en ai retiré le volume en question et avec le concours de mes enfants, je l'ai soigné page à page. Actuellement, il est presque intact et spécialement la dédicace n'a pas souffert.

Je vous indique que je descends de M<sup>e</sup> Sénard de la façon suivante : une de ses filles a épousé mon grand-père, Frédéric Baudry, qui était à la fin de son existence, Conservateur de la Bibliothèque Mazarine et membre de l'Institut. Ma mère était la fille de M. et M<sup>me</sup> Frédéric Baudry.

Je me félicite de cette occasion d'entrer en rapport avec vous et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

P. MACQUERON.

# L'Opinion des autres sur Gustave Flaubert

De J. BARBEY D'AUREVILLY :

— Personne ne pourra donc persuader à M. Flaubert de ne plus écrire.

De Paul LEAUTAUD :

— Quand on songe qu'on dit : un grand écrivain de ce pauvre Flaubert, qui ne fut qu'un ouvrier de style — encore que ce style soit d'une uniformité désespérante et glacée — sans intelligence ni sensibilité !

Arriver à pouvoir écrire comme Flaubert est du reste à la portée de tout le monde.

Paul LEAUTAUD (Journal).

De J.-P. SARTRE :

— Flaubert qui a tant pesté contre les bourgeois et qui croyait s'être retiré à l'écart de la machine sociale, qu'est-il pour nous, sinon un rentier de talent ?

Et son art minutieux ne suppose-t-il pas le confort de Croisset, la sollicitude d'une mère ou d'une nièce, un régime d'ordre, un commerce prospère, des coupons à toucher régulièrement ?

Situation II, page 12.

\*\*\*

L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements, chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune, parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher.

Situation II, page 13.

\*\*\*

On regrette l'indifférence de Balzac devant les journées de 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune. On les regrette pour eux. Il y a là quelque chose qu'ils ont manqué pour toujours.

Situation II, pages 12 et 13.

\*\*\*

L'écrivain est si loin de vouloir du mal à la bourgeoisie, qu'il ne lui conteste même pas le droit de gouverner. Bien au contraire, Flaubert le lui a reconnu nommément et sa correspondance abonde, après la Commune qui lui fit si grand peur, en injures ignobles contre les ouvriers.

Situation II, page 167.

\*\*\*

On m'a si souvent reproché d'être injuste pour Flaubert, que je ne puis résister au plaisir de citer les textes suivants, que chacun peut vérifier dans la **Correspondance** :

« Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée Conception et les gamelles ouvrières (1868). Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain (8 septembre 1871). Je vaudrais bien vingt électeurs de Croisset (1871).

Je n'ai aucune haine pour les communeux, pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. (Croisset, jeudi, 1871).

Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes qui se repassent le flambeau. (Croisset, 8 septembre 1871).

Quant à la Commune qui est train de râler, c'est la dernière manifestation du Moyen Age.

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'antisocialité. La Commune réhabilite les assassins. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité.

Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoulent plus leur curé; mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan ou Littré puissent vivre et soient écoutés! Notre salut est maintenant dans une aristocratie légitime. J'entends par là une majorité qui se composera d'autres éléments que de chiffres (1871).

Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée en somme par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fut occupé d'instruire les hautes. (Croisset, mercredi 3 août 1870).

Situation II, page 198. En notes 6.

*C'est, bien entendu, à titre documentaire que sont publiées les « opinions » ci-dessus.*

*Il est en effet toujours facile — en extirpant de brèves citations des œuvres célèbres — d'affubler de tel ou tel costume quelqu'auteur que ce soit. Nous ne croyons pas que Flaubert et Balzac, n'en déplaise à J.-P. Sartre, aient haï le peuple.*

*Pourquoi ne reprocherait-on pas à Lamartine, dont on connaît les sentiments patriotiques, d'avoir écrit — il est vrai en 1841 et en réponse au poème germanophile de Becker — en sa Marseillaise de la Paix, ces vers célèbres :*

*Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :  
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,  
La fraternité n'en a pas !*

*Ce même Lamartine qui lors des événements de 1848 devait clamer si haut les bienfaits du drapeau tricolore.*

---

## Une Lettre de Gustave Flaubert est à dater

M. Maurice d'Hartoy, un lettré et un érudit (grand flaubertiste, il fait bien entendu partie de notre Société) est actuellement en possession d'une lettre de Gustave Flaubert — qui paraît inédite — et dont on aimerait à connaître le destinataire et aussi la date.

En voici le texte :

*Samedi, 6 heures.*

*Cher Ami,*

*Le directeur de la poste de Dieppe ne voudra pas, sur ma proposition, distraire de son bureau les lettres qui y sont adressées. Je crois la démarche absurde et impossible (1) (C'est l'avis d'un avoué que j'ai sous la main).*

*Il faut que les personnes lui écrivent de Mons pour réclamer leurs lettres.*

*Cependant, si vous jugez que je doive faire cette démarche, dites et j'exécute.*

à vous, G. FLAUBERT.

(1) Et dangereuse pour nos amis ? Voyant notre insistance, on peut parfaitement ouvrir ces lettres, car il faut s'attendre à tout !

J'ai été cette nuit au « Journal de Rouen ». C'est une affaire finie.

M. Maurice d'Hartoy pense, sans pouvoir l'affirmer, que cette lettre était destinée à Victor Hugo, en exil depuis 1852. Un grand merci d'avance à ceux de nos amis qui pourraient nous en dire d'avantage.

## Un Portrait de Gustave Flaubert est à authentifier

Nous recevons de notre ami Pierre Lambert la question suivante :

### UN PORTRAIT DE JEUNESSE DE GUSTAVE FLAUBERT

« Le frontispice du tome I des Œuvres de Jeunesse (Edition Louis Conard, 1910) reproduit en héliogravure une « peinture de l'époque » représentant Gustave Flaubert jeune homme.

» Connait-on l'auteur de ce portrait, les circonstances dans lesquelles il a été peint, sa date et l'endroit où se trouve maintenant l'original ?

» Pierre LAMBERT ».

Nous serons heureux d'obtenir ce renseignement que nous communiquerons aussitôt à Pierre Lambert et aussi à tous les Amis de Flaubert.

\* \* \*

Interrogé par nous, M. Jacques Lambert, éditeur à Paris et successeur de M. Louis Conard, nous a déclaré n'avoir aucun renseignement utile à nous communiquer.

## Flaubert et le Cinéma

Dans un intéressant article paru le dimanche 5 juillet 1959 à *Liberté-Dimanche*, M. Roger Parment fait état des différents films consacrés à l'œuvre de Gustave Flaubert.

La filmographie en est la suivante :

MADAME BOVARY. — 1934. — France : Jean Renoir et Valentine Tessier.

1937. — Allemagne : Gerhard Lamprecht et Pola Negri.

1947. — Argentine : Carlo Schlieper et Mecha Ortiz.

1949. — Etats-Unis : Vincente Minnelli et Jennifer Jones.

SALAMMBO. — 1911. — Italie : Ambrosio.

1914. — Ernesto Pasquali.

1925. — Autriche : Pierre Marodon et Jeanne de Balzac.

M. Roger Parment a d'ailleurs suggéré une reprise à l'écran de *Madame Bovary*. Notre Société y a pensé, mais les efforts faits dans ce sens n'ont jusqu'ici pas abouti.

## Le Portrait de M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie

Sous le titre : « Flaubert et Charles Cuny », le dernier Bulletin, n° 14, a publié (page 38) un article évoquant un épisode de la vie du docteur (?) Cuny, article se terminant ainsi :

« A cette lettre était ajoutée la note suivante, signée de Georges Le Roy et paraissant datée de 1923 :

» Sur ma demande, ce portrait (l'original) m'a été promis pour le » Musée — par M<sup>lle</sup> Michel — post mortem ».

» Le portrait est celui de Charles Cuny ; nous ignorons ce qu'il en est advenu, ainsi que de la promesse de M<sup>lle</sup> Michel, héritière de M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie ».

Il y a lieu de rectifier cet Echo.

Le portrait dont s'agit est celui de M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie (et non de Charles Cuny). La note ci-dessus n'a donc aucun rapport avec le bref article réservé à Ch. Cuny. Il y a dans la composition de ces deux articles une interpolation dont nous nous excusons.

Ajoutons que l'original du portrait de M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie (un tableau à l'huile dont une reproduction figure notamment dans l'Édition du Centenaire — « Correspondance », tome II, page 329 — Éditions Saint-Andréa, 1923 ; bois et gravures de Ouvri ; notes par R. Descharmes) devint la propriété de M<sup>lle</sup> Michel (dont parle ci-dessus G. Le Roy), la filleule de M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie, celle-ci, née en 1800, ayant toujours habité Angers et qui fut la correspondante de Gustave Flaubert.

Nous ne savons rien de plus de ce portrait dont hérita M<sup>lle</sup> Michel au décès de sa marraine, M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie, portrait qu'il serait intéressant de retrouver.

# Vente d'Œuvres de Flaubert à la Salle Drouot

## I

Les 21 et 22 mai 1959, Salle Drouot, ont été vendus (M<sup>e</sup> Rheims, commissaire-priseur) :

320. — FLAUBERT (G.). — **Bouvard et Pécuchet**, Edition Nouvelle Revue, 1880-1881, in-8°. Relié demi-chagrin brun de l'époque. Edition pré-originale.  
Adjugé ..... 15.000 francs.
321. — FLAUBERT (G.). — **Œuvres complètes**, illustrées par A. Favory et autres. Librairie de France. Edition du Centenaire, 1922-1925. 14 volumes brochés.  
Adjugé ..... 16.000 francs.
- Frais en sus, 21,25 %.

## II

Les lundi 15 juin et mardi 16 juin 1959, Salle Drouot, n° 9, a eu lieu une vente de Livres illustrés et reliés.

Parmi les enchères atteintes, citons les suivantes :

45. — FLAUBERT (G.). — **La Tentation de Saint-Antoine**. Charpentier, 1874 ; in-8°, demi-mar. vert, coins, de Raparlier. Edit. orig. Un des 75 ex. sur Hollande.  
Adjugé ..... 85.000 francs.
46. — FLAUBERT (G.). — **La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier**. III de Malatesta. Soc. norm. livre ill. ; ex. sur Japon ; mar. décoré de Petitot.  
Adjugé ..... 9.800 francs.
47. — FLAUBERT (G.). — **Un Cœur simple**. III de Rudaux. Tiré à 110 ex. pour la Soc. normande du Livre ill., décoré, doublé et mosaïque de Petitot.  
Adjugé ..... 42.000 francs.
48. — FLAUBERT (G.). — **Œuvres complètes**. Quantin, 1885 ; 8 vol., demi-toile, couv.  
Adjugé ..... 7.200 francs.
- Frais en sus, 21 %.

## III

Le vendredi 26 juin 1959, Salle Drouot, Salle n° 10, a eu lieu la 9<sup>e</sup> vente des Livres et Manuscrits du Docteur Lucien Graux.

Parmi les œuvres concernant Flaubert, citons les enchères suivantes :

68. — FLAUBERT (G.). — **Le Candidat**. Paris, Charpentier, 1874, in-16 bradel demi-chagr. rouge, tête dorée, non rog., couv. sans le dos.  
Adjugé ..... 3.000 francs.

69. — FLAUBERT (G.). — **Correspondance**. Paris, Charpentier, 1887-93 ; 4 vol. in-12, br.  
Edition originale. Couv. abimée au prem. vol.  
Adjugé ..... 2.600 francs.
70. — FLAUBERT (G.). — **Correspondance**. Nouvelle édition augmentée. Paris, Conard, 1926-30 ; 8 vol. in-8° br.  
Un des 50 ex. sur Chine.  
Adjugé ..... 11.109 francs.
71. — FLAUBERT (G.). — **La première Tentation de Saint-Antoine (1849-1856)**. Œuvre inédite publiée par Louis Bertrand Fasquelle, 1908, in-12, br.  
Edition originale. Un des 25 ex. sur Japon.  
Envoi de L. Bertrand.  
Adjugé ..... 3.300 francs.
72. — FLAUBERT (G.). — Ouvrages portant une dédicace autogr. de leur auteur à Gustave Flaubert et provenant de sa bibliothèque, puis de celle de M<sup>me</sup> Franklin-Grout ; 26 vol. rel. ou br.  
M. Max du Camp : L'Emplacement de l'Illion d'Homère. — Troubat (J.) : Souvenirs et indiscretions. — Foures (A.) : Oiselets et Fleurettes. — Toutain, Chantepie, F. Deschamps, F. Baudry, Ph. Burty, C. Mendès, Hamilton Aidé, H. de Bornier, A. Mérat, etc..  
Adjugé ..... 30.000 francs.
73. — FLAUBERT (G.). — **Goethe, Wilhelm Meister**. Traduction complète et nouvelle par M. Théophile Gautier fils. Charpentier, 1861, 2 vol. in-12, demi-charg. bleu époque.  
Envoi autographe de Th. Gautier fils, signé, à Gustave Flaubert et attestation autographe de cette destination par Louis Bertrand.  
Adjugé ..... 6.000 francs.
- 257 à 262. — FLAUBERT (Gustave). — (1821-1880). — Vingt manuscrits autographes, datés, signés, in-fol. ou in-4° reliés demi-mar. de couleurs variées, coins.
- Avril 1836. — **Un parfum à sentir ou Les Baladins**, conte philosophique, moral, immoral. 3 pages pour titre, préface : Deux mots, signée, datée fév. 1836 et 90 pages.
- Mai 1836. — **Chronique normande du Dixième Siècle**. Titre et 23 pages. Mars 1836.
- 1<sup>er</sup>-2 Juin 1836. — **La Femme du Monde**. Titre et 10 pages.
- Juin 1836. — **Ivre et mort**. Titre et 38 pages.
- Novembre 1836. — **Bibliomanie ? Conte**. Titre et 29 pages.
- Décembre 1836. — **Rage et Impuissance**. Conte malsain pour les nerfs sensibles et les âmes dévotes. Titre et 31 pages.

Janvier 1837. — Une leçon d'histoire naturelle — genre commis. Titre et 12 pages.

Février 1837. — La main de fer, conte philosophique. Titre et 5 pages (inachevé ?).

Avril 1837. — Agonies, pensées sceptiques dédiées à mon cher ami Alfred Le Poittevin. 3 pages pour titre et dédicace et 47 pages.

18 Mai 1838. — La Danse des Morts. Titre et 82 pages.

27 Juillet 1838. — Histoire moderne. Composition pour les prix. Titre et 11 pages.

Janvier 1839. — Les Arts et le Commerce. Titre et 12 pages.

Août 1839. — Rome et les Césars. Titre et 15 pages.

Août 1839. — Les Funérailles du Docteur Mathurin. Titre, dédicace et 43 pages.

Janvier 1847. — La Tache de Sang. Titre et 8 pages (plan d'une pièce).

Janvier 1847. — Marie Dufau. Titre et 9 pages (plan de pièce).

Février 1847. — Le Marquis de Pombal. Titre et 10 pages (plan de pièce).

Mars 1847-Janvier 1848. — Le Pivot. Titre et 15 pages (plan de pièce).

Janvier 1848. — La partie de barres. Titre et 7 pages (plan de pièce).

11 Janvier 1849. — Les deux Pirates. Titre et 3 pages. Divisible.

Adjugé ..... 760.000 francs.

263. — FLAUBERT (G.). — L'Education Sentimentale. Dossier de six pièces ayant servi à la documentation et rédaction du passage du T. I, page 356, sur les courses du Champ de Mars, où Frédéric, en compagnie de Rosanette, rencontre M<sup>me</sup> Arnoux.

1<sup>o</sup> Fragment autographe de Flaubert : notes sur l'habillement des hommes et des femmes présents à la réunion de courses à l'époque. — 2<sup>o</sup> Esquisse du plan du champ de courses, avec annotations, au crayon, de la main de Flaubert. — 3<sup>o</sup> Grand plan, plus complet, sur feuillet in-4°, dessiné et annoté par Maxime Du Camp, ainsi que deux lettres autographes, signées du même à Flaubert, décrivant les entours du Champ de Mars, le fonctionnement du poteau d'arrivée, etc... (A la fin, échos de la soirée et reprise d'Hernani, en 1867). — 4<sup>o</sup> Long récit manuscrit, 8 p.p. demi in-fol., d'un témoin des journées de juin 1848, sans doute un membre de la famille de Flaubert, à Nogent-sur-Seine ; en tête, ligne autogr. de Flaubert : Garde Na-

tionale de Nogent, en juin 1848, et plusieurs annotations de sa main en marge. (Ce document a servi pour la rédaction des pages 160-170 du T. II).

Frais en sus, 21 %. Adjugé ..... 60.000 francs.

# Autour de Flaubert et de son Œuvre

## L'Itinéraire du Curé Bournisien

Dans le Bulletin n° 14, page 51 (et d'ailleurs aussi dans le Bulletin n° 13, page 39) nous avons fait mention d'une très courtoise controverse au sujet de *l'Itinéraire du Curé Bournisien*. M. le Docteur Marcel Dumont, sur ce sujet, veut bien préciser ce qui suit :

*Voici le fond de ma pensée initiale : Flaubert a fait de Bournisien un brave homme balourd qui, avec des moyens intellectuels réduits, a une droite conscience sacerdotale. Donc, appelé au chevet d'Emma, il a dû s'y rendre en hâte sans aller tourner sur la place. De plus, si l'on regarde côte à côte le plan autographe de Yonville-l'Abbaye et le plan cadastral de Ry — 1852 — on ne peut pas (hypothèse parmi hypothèses) rejeter sans examen cette idée que si, en composant ce passage, Flaubert avait son plan sous les yeux, en esprit, il voyait Ry.*

— M. René Herval, qui a de nouveau étudié ce petit problème d'exégèse, traduit ainsi et à nouveau sa pensée.

*Je suis absolument d'accord avec M. le Docteur Marcel Dumont en ce qui concerne les déambulations de l'Abbé Bournisien. Mais j'hésite quand il écrit : « En composant ce passage, Flaubert avait son plan sous les yeux. En esprit il voyait Ry... ».*

*Pourquoi Ry ? Il n'a jamais existé le moindre commencement de preuve que Flaubert soit jamais allé à Ry ni qu'il y ait connu quelqu'un. Les Delamarre, du Nid de Chien, dont il parle dans certaines de ses lettres, n'avaient absolument rien à voir avec les Delamarre de Ry, lesquels — nous sommes à l'époque de Louis Philippe, ne l'oublions pas ! — n'auraient été des relations « sortables » ni pour sa mère, ni pour lui. Quant à Ry, ce nom de commune n'est jamais venu sous la plume de Flaubert, dont la surabondante correspondance nous a cependant fait connaître presque tous les départements.*

*En réalité, il n'y a aucun rapport entre les plans de Flaubert et la topographie, toute différente, de Ry. Yonville-l'Abbaye a été imaginé, entre l'entrée du bourg et la Place Verte (citée dans le roman, ne l'oublions pas !) d'après Forges-les-Eaux. Ceci est indéniable. Au-delà de la Place Verte, la place avec les halles semble empruntée à Buchy, que Flaubert connaissait bien, mais de ceci je n'ai pas la certitude. Le ruisseau qui longe le bourg est d'imagination, mais la correspondance nous apprend le temps et les circonstances où Flaubert a construit cette partie de son plan. Je l'ai expliqué dans mes « Véritables Origines de Madame Bovary ».*

*Je puis, certes, me tromper sur certains points de détails. Il n'en est pas moins vrai que, Madame Bovary à la main, j'ai réussi à identifier*

le Mont des Leux, l'ancienne église détruite en 1876, la Maison Blanche, la Pâturage, la Forêt d'Argueil et son étang et, avec une très grande probabilité, le château de Rodolphe qui doit être le Château du Fossé, appartenant en réalité à Rodolphe Frey. Un des plans de Flaubert corrobore cette hypothèse.

Pour ma part, je suis persuadé que Flaubert n'a absolument rien emprunté à Ry qu'il ne connaissait guère, voire pas du tout. N'oublions pas d'ailleurs qu'un « premier jet » du roman avait été écrit dès 1836 !

Ni le bourg de Ry, ni la falote M<sup>me</sup> Delamare n'ont la moindre part dans le roman. Yonville-l'Abbaye est un village composite construit grâce à des éléments réels pris un peu partout. Les personnages sont également des composés. Une grande partie se trouve déjà en germe dans les Œuvres de Jeunesse (M<sup>me</sup> Bovary, Homais, l'Abbé Bournisien, etc.).

On a longtemps obscurci la genèse de l'œuvre de Flaubert. Il faut en revenir à une réalité qui, d'ailleurs, est beaucoup plus logique et plus simple et même plus digne de l'écrivain.



## Exposition à Dieppe d'autographes de Flaubert et de Maupassant

M. Maurice d'Hartoy, qui connaît tout aussi bien l'œuvre de Flaubert que celle de Maupassant, a exposé cet été à Dieppe, à la librairie Vidière, plusieurs autographes des deux écrivains.

A cette exposition, l'accent est particulièrement mis sur l'étude que M. Maurice d'Hartoy consacra à Guy de Maupassant et où il releva, avec la publication de ses « Conseils à une femme de lettres », un aspect peu connu de sa personnalité. Il arriva à l'auteur de « Bel Ami » d'écrire à l'adresse d'une débutante qui lui avait soumis un manuscrit par l'intermédiaire de Jeannine Alexandre-Dumas, fille cadette du romancier, une lettre dont l'esprit et le ton s'élèvent au-dessus de la correspondance ordinaire. Moins qu'un manifeste, c'est une prise de position. On y lit des phrases de ce genre :

« Du moment que l'idée d'argent à gagner, même d'économie domestique, se mêle à la fièvre secrète qui fait germer les idées, c'est que cette fièvre n'existe pas. Alors que cette femme fasse n'importe quoi, mais pas de littérature... ».

C'est pour présenter dans un décor d'authenticité que le libraire expose plusieurs manuscrits de Guy de Maupassant et de Gustave Flaubert. Il s'agit d'un texte particulièrement intéressant : un poème qu'écrivit Guy de Maupassant alors qu'il était encore élève du Lycée de Rouen. Sur un somptueux papier frappé de ses initiales surmontées de la couronne de marquis — détail... — le jeune Guy de Maupassant a écrit, de sa plume aigue, une trentaine de vers d'une crauté désespérée, mais consciente d'elle et finalement vaniteuse.

*La jeunesse n'est plus, notre race abattue  
En fait une taverne où tout se prostitue.  
Celui qui veut entrer doit laisser sur le seuil  
Tout ce qui lui restait de courage et d'orgueil.*

Deux lettres figurent dans la vitrine : l'une adressée à Guy de

Maupassant que l'auteur de *Madame Bovary* appelle « Mon Bon » et qu'il achève par cette formule : « Comptez sur votre vieux ». L'autre a été envoyée à Tourgueneff entre le 5 et le 10 août 1871; Flaubert invite l'écrivain russe dans sa « cabane » de Croisset.



## La Maison du Fou à Croisset

Paul Vauquelin, le dynamique et sympathique maire de Maromme et Conseiller Général du Canton de Maromme, fervent flaubertiste et membre de notre Société, contait l'autre jour la savoureuse histoire que voici :

— Je suis un gosse de Croisset. Quand j'allais à l'école, les vieilles gens qui avaient connu Flaubert déclamant dans son gueuloir, me disaient avec terreur : « Et puis, ce soir, en rentrant de classe, ne t'arrête pas devant la maison du fou ». C'est ainsi que vers 1905-1910, on appelait ce qui restait de l'ancienne propriété de l'auteur de *Madame Bovary*.

Les habitants de Croisset, à quelques exceptions près, n'avaient pas varié d'opinion sur Flaubert. Ils se souvenaient de ses étranges visiteurs, les écrivains les plus célèbres de Paris. Mais surtout, il lui reprochaient vingt et trente ans après sa mort, ses baignades en Seine.

— Le fou, il se baignait nu, ou presque.

Flaubert, en effet, aimait nager, tenu par une corde par son valet ou un ami qui le suivait en barque.

Vers 1910, lorsque « Les Amis de Flaubert » accomplissaient en chœur à banc, une ou deux fois l'an, un pèlerinage à Croisset, les riverains se montraient du doigt les hommes à barbe et haut de forme et répétaient leur malédiction :

— Ça, c'est les fréquentations du fou.

*Liberté Dimanche*, dimanche 21 juin 1959.



## La maladie et la mort de Flaubert

Dans le numéro de septembre 1959, page 842 (Réponse à la question 389) de *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, plusieurs lecteurs donnent de précieux renseignements sur la dernière maladie et la mort de Gustave Flaubert (8 mai 1880). Successivement, Dom Grapin, Grégoire, Trope, André Locquet, D<sup>r</sup> Coignion, Cl. Brejillon donnent leurs conclusions.

En particulier, Trope veut bien citer à plusieurs reprises — ce dont nous le remercions — les Bulletins des Amis de Flaubert (n<sup>os</sup> 1, 4, 8) dans lesquels le sujet a été traité.

Rappelons, pour préciser les questions, que Flaubert est mort victime d'une hémorragie cérébrale — ainsi que l'a formellement indiqué le Docteur Tourneux appelé au chevet de l'écrivain — et dans des circonstances que la famille a bien connues et qu'elle nous a répétées.

Les causes de cette hémorragie paraissent être d'origine spécifique, sans bien entendu que nous puissions en dire davantage, et sans corrélation avec les crises épileptiques dont Gustave souffrit dans sa jeunesse et dans l'âge mûr et dont à l'époque de son décès (59 ans) il était sinon guéri, du moins débarassé. Le juste diagnostic du Docteur Tourneux est le seul qui soit à retenir.

## A propos de la Bibliothèque Flaubert à Croisset

Dans le *Mercure de France* de septembre 1959, M. Jacques Levron publie un excellent article sur la Bibliothèque Flaubert déposée, comme on le sait, à la Mairie de Croisset.

Toutefois, une documentation incomplète ayant fait écrire au distingué visiteur que la Bibliothèque avait été donnée à la Municipalité de Croisset (Canteleu-Croisset), le Président de la Société des Amis de Flaubert — reprenant en cela une procédure depuis longtemps adoptée parce que nécessaire — a cru utile de faire parvenir au *Mercure de France* la lettre suivante :

Rouen, le 15 Septembre 1959.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de septembre 1959 du *Mercure de France*, figure en page 161 un article, excellent d'ailleurs, de M. Jacques Levron sur la Bibliothèque Flaubert, actuellement à Croisset.

Puis-je me permettre toutefois de rectifier dans cet article une indication donnée par votre distingué collaborateur — à savoir que la Bibliothèque Flaubert aurait été remise par l'Académie Française à la Municipalité de Canteleu-Croisset.

La Bibliothèque Flaubert a été en réalité donnée à la Société des Amis de Flaubert pour être déposée à la Mairie de Croisset (proche du Pavillon) en attendant qu'elle puisse être installée par les soins de la Société des Amis de Flaubert dans le Pavillon Flaubert à Croisset (déli-  
bération de l'Académie Française en date du 22 septembre 1949).

Je vous demande instamment, Monsieur le Directeur, de ne point voir en ce complément d'indication le moindre désir de mettre en avant notre Société qui de 1948 à 1950 a fait des démarches nécessaires auprès de l'Académie Française en vue de ce précieux retour — s'agissant de Flaubert, ce serait une pensée impie — mais simplement le désir (et aussi un peu la nécessité où nous sommes de mettre au point une question annexe qui d'ailleurs nous a été souvent posée en ce qui concerne la dévolution de ce patrimoine de haute valeur.

Peut-être estimerez-vous utile de porter à la connaissance des lecteurs du *Mercure*, l'indication que je m'autorise à vous transmettre, ce dont je vous remercie le cas échéant à l'avance.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

— *Le Mercure de France* a bien voulu répondre la lettre que voici :

Paris, le 16 Septembre 1959.

Monsieur le Président,

Je vous remercie vivement de votre courtoise lettre du 15 septembre. Nous ne manquerons pas d'en insérer l'essentiel dans un de nos prochains numéros.

Veuillez je vous prie, Monsieur le Président, agréer l'expression de notre considération distinguée.

Signé : DE SACY.

# ECHOS ET NOUVELLES

## La Ferme « à Couturier »

Dans notre dernier Bulletin (n° 14, page 53) nous avons relaté la vente de la ferme « à Couturier », c'est-à-dire la ferme du Château, sise à Blainville-Crevon, habitée en 1839 (année de son mariage) par Delphine Couturier, devenue épouse Delamare. Sous la signature de Raymond Hacqueville, nous y insérions un intéressant éditorial paru dans la « Liberté-Dimanche » du dimanche 22 mars 1959.

Précisons qu'un Echo sur le même sujet a paru dans « L'Echo de la Mode » du 19 juillet 1959, et ainsi rédigé :

« La Ferme de Madame Bovary a été vendue pour 27.500.000 francs, à la salle des Crieés du Palais de Justice de Paris. Située à Blainville-Crevon (Seine-Maritime), à une vingtaine de kilomètres de Ry (appelé Yonville-l'Abbaye par Flaubert dans son roman), c'est un domaine de 105 hectares. Les ruines d'un château, ayant appartenu aux sires de Blainville, attenant à la ferme, ont fait donner aussi à celle-ci le nom de « ferme du Vieux-Château ». Et c'est à la ferme du Vieux-Château qu'est née Delphine Couturier, devenue la femme du Dr Delamare, qui a été pendant longtemps considérée, par un certain nombre de « flaubertiens », comme le modèle de « Madame Bovary ». Mais ce n'est pas l'opinion de nombreux autres qui ont prouvé ces dernières années que Yonville-l'Abbaye n'est pas Ry et que M<sup>me</sup> Bovary n'était pas Delphine Couturier. Mais le prix de la ferme n'a rien à voir avec la littérature ».

## MADAME BOVARY au Maquiparc

« Paris-Normandie », lundi 24 août 1959 :

Le samedi 22 août 1959, « Madame Bovary » avait émigré au Maquiparc. Il s'agissait d'un « Son et Lumignon », organisé par les animateurs du parc, qui ont eu l'idée d'évoquer le roman célèbre de Gustave Flaubert, à proximité des lieux où aurait vécu l'héroïne.

Le souci de couleur locale avait interdit le recours à l'électricité. Et ce sont des milliers de lampions qui illuminaient le château et ses allées.

Durant plus d'une heure, deux voix d'hommes, alternant avec des sonneries de trompes de chasse et des fragments de valse viennoises, racontèrent les épisodes du roman, depuis l'entrée du proviseur du lycée, jusqu'à la chute d'Emma.

On aurait aimé que la voix d'Emma fut entendue, interprétée par une femme et qu'un spectacle, proprement dit, s'anime durant cette longue heure de récit. Il est extrêmement difficile de concentrer, pendant un tel laps de temps, son attention sur un texte lu, quand autre chose n'aide pas à l'évocation.

On avait, heureusement, prévu, à l'usage des auditeurs, une buvette où s'attablèrent de nombreux consommateurs qui avaient délaissé Madame Bovary et son aventure, sans attendre le moment de la chute.

À l'issue de « Son et Lumignon », au dancing du Vieux-Moulin, un bal permit aux visiteurs de prolonger la nuit dans une ambiance de gaieté.

## Les Liaisons dangereuses

A la suite de la projection, en septembre 1959, dans deux salles de cinéma de Paris d'un film intitulé *Les Liaisons dangereuses* et extrait du célèbre roman de Choderlos de Laclos, la Société des Gens de Lettres a protesté, le 10 septembre 1959, contre ce qu'elle appelait « une trahison littéraire et morale » de l'œuvre, tellement le film dénaturait à des fins strictement commerciales et par des moyens particulièrement déplacés, le roman de Choderlos de Laclos.

Outre cette protestation, la Société des Gens de Lettres a fait saisir le film, interdire sa projection et a confié à la justice civile le soin d'arbitrer ce pénible conflit.

Notre Société des Amis de Flaubert, se souvenant dans quelles conditions a été commémoré le centenaire de *Madame Bovary* (1857-1957) — voir notamment le Bulletin n° 10 réitérant ses regrets de voir dénaturés systématiquement tant de chefs-d'œuvre de la littérature française, — a cru opportun de joindre sa protestation à celle de la Société des Gens de Lettres.

M. Jacques Toutain-Revel, Président de la Société, a écrit dans ces termes au Président de la Société des Gens de Lettres de France :

« Rouen, le 11 septembre 1959.

» Monsieur le Président,

» La Société des Amis de Flaubert, deux fois moralement victime de « tricheries » ayant entièrement dénaturé l'œuvre de Gustave Flaubert : *Madame Bovary* (la première fois par la production d'un film étranger invraisemblable (1949) et la seconde fois par la parution dans un grand hebdomadaire parisien d'un article entièrement truqué (texte et clichés), lors du Centenaire de *Madame Bovary* (1957), félicite hautement la Société des Gens de Lettres, au moment où le film des *Liaisons dangereuses* paraît à l'écran, de son intervention tendant à la juste défense du patrimoine littéraire national.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués ».

La lettre ci-dessus a été envoyée en copie aux journaux suivants : *Le Monde*, *L'Aurore*, *Le Parisien Libéré*, *Le Figaro*, *Paris-Normandie*, *Liberté-Dimanche*. *Le Monde* l'a insérée en entier (15 septembre 1959). *L'Aurore* l'a mentionnée, ainsi que *Liberté-Dimanche*.

Le Président de la Société des Gens de Lettres a répondu ce qui suit :

« Paris, le 17 septembre 1959.

» Monsieur le Président,

» Comment ne pas vous remercier de l'appui que « Les Amis de Flaubert » donnent à l'action entreprise par la Société des Gens de Lettres dans la triste affaire des « *Liaisons dangereuses* » ?

» Notre Comité est formellement résolu à défendre les empiètements, pour ne pas dire plus, que des producteurs cinématographiques se permettent tous les jours de faire dans l'admirable patrimoine de notre pays.

» Nous ne voulons pas voir, demain, *Emma Bovary* circuler en scooter...

» Nous espérons que devant le tollé général soulevé par l'attitude de MM. Vadim et autres, nous aurons le plaisir d'enregistrer la disparition de tels procédés.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les meilleurs et bien dévoués.

*Le Président :*  
**Francis DIDELOT** ».

On connaît la suite de l'instance judiciaire. Par ordonnance de Référé, le Président du Tribunal civil de la Seine, en date du vendredi 25 septembre 1959, a décidé ce qui suit :

« Est confirmée la saisie des bandes ou fractions de bandes cinématographiques qui contiennent le titre du film *Les Liaisons dangereuses*. La Société des films Marceau pourra retirer des mains de tous séquestres des bandes ou fractions de bandes qui ne comportent pas la projection du titre, et elle pourra en reprendre l'exploitation sous tel autre titre qu'il lui plaira de choisir.

» Est reconnu à la Société des Gens de Lettres de France, qui a pour objet statutaire de protéger et de défendre à l'étranger la langue et la pensée française, la faculté d'agir en justice pour la défense des œuvres de langue française tombées dans le domaine public, car la loi du 11 mars 1957 a créé une protection nouvelle des titres originaux survivant des droits pécuniaires des auteurs et de leurs héritiers ».

Ajoutons que le film — nous ignorons si les personnages seront aussi débaptisés — s'appellera désormais *Les Liaisons dangereuses 1960*.

Et complimentons à nouveau la Société des Gens de Lettres de France de défendre la littérature française.

## Gustave Flaubert à la Radio et à la Télévision

### I. A la Radio Suisse

M<sup>me</sup> Hélène Bataillard, une de nos fidèles adhérentes, demeurant à Lausanne, a bien voulu nous faire savoir que, les 29 janvier 1959 et 5 février 1959, elle a subi les épreuves de *Echec et Mat*. Il s'agissait de répondre, au cours de deux séances, à plusieurs questions (1<sup>re</sup> séance, 10 questions ; 2<sup>e</sup> séance, 5 questions), sur le sujet suivant : *Gustave Flaubert, sa vie et son œuvre*.

M<sup>me</sup> Hélène Bataillard a parfaitement répondu aux dix questions de la première séance. Elle a parfaitement répondu aussi aux trois premières questions de la seconde séance, mais a échoué à la quatrième question qui paraît avoir été celle-ci :

1<sup>o</sup> Lettre de Flaubert à une amie (M<sup>me</sup> Roger des Genettes) et en date du 18 août 1872, où il s'agit « d'un livre qui va m'occuper penant plusieurs années. C'est l'histoire de deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique mise en farce... »

2<sup>o</sup> Lettre de Flaubert à la même M<sup>me</sup> Roger des Genettes et en date du 2 avril 1877, où il est écrit : « ...Je crois qu'on n'a pas encore tenté

le comique d'idées ; il est possible que je m'y noie, mais si je m'en tire, le globe terrestre ne sera pas digne de me porter ».

Quelle était cette œuvre et combien de chapitres comportait-elle ?  
M<sup>me</sup> Bataillard a parfaitement répondu.

« Que l'œuvre était Bouvard et Pécuchet ».

» Qu'on ne pouvait indiquer le nombre de chapitres de l'œuvre, puisque celle-ci était inachevée et devait contenir — selon l'idée même de Flaubert énoncée notamment dans les deux lettres ci-dessus et encore plus dans une lettre écrite à M<sup>me</sup> Juliette Adam, le 15 février 1880 — une véritable encyclopédie critique comprenant outre le roman proprement dit qui, inachevé à la mort de Flaubert (8 mai 1880) avait alors dix chapitres, tout d'abord plusieurs chapitres non encore rédigés (nombre, à l'évidence, inconnu), puis : Un Dictionnaire des Idées, un Catalogue des Idées Chic et un Sottisier.

Ce qui revient à dire que la réponse, en chiffres : nombre de chapitres de l'œuvre, était impossible à faire. La réponse était néanmoins : « L'œuvre, achevée ou non, devait avoir dix chapitres ».

Bienheureuse Radio qui sait mieux que Flaubert le nombre de chapitres d'une œuvre inachevée !

M<sup>me</sup> Hélène Bataillard, ayant été éliminée sur cette question, totalement du Concours, a fait appel de cette décision d'élimination qui la prive d'un beau voyage en avion de 10.000 kilomètres et d'un séjour de huit jours (le tout gratuitement, bien entendu) offerts par Radio-Lausanne et la Sivissair.

Elle a été déboutée de son appel.

M<sup>me</sup> Bataillard, avec la plus grande bienveillance, nous a dit néanmoins sa joie d'avoir eu à connaître, lors de ce Concours, plusieurs flaubertistes qui l'ont vraiment et à juste titre félicité de son courage. Nous l'en félicitons à notre tour.

Quant à notre Société, si elle peut aussi se réjouir que le grand nom de Flaubert soit porté sur les ondes, elle doit — n'est-il pas vrai — faire quelques réserves sur ces Concours Littéraires. Après plusieurs questions qui ne laissent place à aucune équivoque, surgissent d'autres questions beaucoup moins précises et presque toujours à double sens, ce qui permet aux « créateurs » ou aux « animateurs » de ces jeux publics de n'être jamais, en ce qui les concerne, ni échec, ni mat.

## II. A la Radio Française

Le vendredi 12 juin 1959, notre Président Jacques Toutain-Revel a été interviewé par Yvon Pailhès, lequel dirige avec Alex Surchamp les émissions normandes sur la Chaîne Nationale France II.

Le but de l'interview était celui-ci : « Ce que Flaubert a pu prendre dans la vie extérieure pour la composition de *Madame Bovary* ».

M. Toutain-Revel, dans ce bref interrogatoire, a repris, une fois de plus, ce qui caractérise, selon lui, les origines du célèbre roman, à savoir qu'il s'agit là d'une synthèse d'éléments pris au hasard de la vie du romancier, beaucoup plus une suite de tableaux qu'un roman d'action ; en un mot, une œuvre composite, façonnée dans des conditions parfois très dures, par le génie de l'auteur.

L'émission de M. J. Toutain-Revel a été diffusée sur la Chaîne Nationale France II (Caen et Louvetot), jeudi 10 septembre 1959.

### III. A la Télévision Française

Le vendredi 21 août 1959, à la Télévision, a été représentée Madame Bovary, d'après le roman de Flaubert et la pièce de Gaston Baty. L'émission a été réalisée par Cl. Barma et Jacques Chabannes.

Il s'agit d'ailleurs d'une 3<sup>e</sup> émission, les deux premières ayant eu lieu en 1953 et en 1955.

Les prises de vues ont eu lieu à Ry pour Yonville-l'Abbaye et à Honfleur pour Rouen.

## QUESTIONS ET RÉPONSES

De M. Antoine NAAMAN.

Où pourrais-je trouver le manuscrit des lettres de Flaubert écrites en Egypte, savoir :

- a. — à Madame Bonenfant, datée du Caire le 4 (5) décembre 1849.
- b. — à Achille Flaubert, datée du Caire le 15 décembre 1849.
- c. — à l'oncle Parain, datée du Caire le samedi 2 février 1850.

RÉPONSE. — Les lettres *a* et *b* appartenaient à la famille Bonenfant. La lettre à Madame Bonenfant (*a*) a été publiée dans l'Édition Conard, Correspondance, 2<sup>e</sup> Série, pages 126 à 128. Elle est passée en vente le 29 mars 1939 à la vente Ruben de Couder — voir le catalogue au n<sup>o</sup> 96 — On ignore le nom de l'adjudicataire que seul pourrait révéler le Commissaire-Priseur.

La lettre à l'oncle Parain (*c*) a été publiée dans le *Supplément de la Correspondance* (édition 1954 - J. Lambert), pages 80 et 81. Toutefois, cette publication n'est faite que par *Extraits* et il est probable qu'elle a été faite avec des recoupements pris ici et là et en arrière de l'original qui, vraisemblablement, n'a pas pu être retrouvé en 1954 lors de la parution du *Supplément de la Correspondance*.

La lettre à Achille Flaubert (*b*) a été publiée dans la *Correspondance*, 2<sup>e</sup> série, pages 134 à 138. Il est vraisemblable que cette lettre — dont l'original devait se trouver entre les mains des héritiers d'Achille Flaubert (en l'espèce la famille Roquigny-Flaubert) a été comprise dans le lot d'acquisition faite avant 1939 par M. Louis Conard, l'éditeur de la *Correspondance*, aux héritiers Roquigny-Flaubert qui les croyaient inédites. Dans ce cas, cette lettre serait entre les mains de la famille Conard.

*Renseignements recueillis et transmis par M<sup>lle</sup> Gabrielle Leleu.*

Interrogé, l'éditeur Jacques Lambert, ayant succédé à Louis Conard, a déclaré n'avoir entre les mains aucun original de ces lettres.

\*\*

De M. Pierre DELAHAYE (Sion - Suisse).

QUESTION. — *Flaubert, dans son roman Salammbô et dans le chapitre*

intitulé : à Sicca, raconte les premières amours naissantes de Mathô pour Salammbô après l'avoir vue sur les remparts de Carthage.

Il y a, à peu près au milieu du paragraphe où Mathô dans sa tente évoque Salammbô, une phrase ainsi conçue : « Il retomba tout en fureur et râlant comme un taureau blessé » (notamment Ed. La Pléiade, p. 770).

Or, le mot : tout en fureur ne doit pas correspondre au mot figurant sur le manuscrit de Flaubert. Il semble qu'il faille lire : tout en sueur.

Antoine Albalat dans son ouvrage intitulé « Travail du style enseigné pour les corrections manuscrites des Grands Ecrivains », édition 1947, page 94, signale une erreur des copistes et affirme qu'il faut lire : tout en sueur et non tout en fureur. Qu'en est-il exactement ?

RÉPONSE. — Le manuscrit de Salammbô déposé à la Bibliothèque Nationale, et à la page 40, porte d'une écriture très lisible, sans rature :

— Il retomba tout en sueur.

Cette phrase est recopiée très lisiblement dans la copie manuscrite, calligraphiée en ronde et qui a servi pour l'impression, mais l's du mot sueur a été rédigé avec de grandes boucles, ce qui créa la confusion.

En effet, l'édition originale porte le mot : « il retomba tout en fureur » et depuis lors, on a répété l'erreur dans toutes les éditions.

Renseignements aimablement transmis par M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale.

\*\*

De M. Gabriel GROLEY, de Troyes.

QUESTION. — Il existe au petit Musée de Nogent-sur-Seine un petit moulage en plâtre du buste de Achille-Cléophas Flaubert, père de Gustave. (photo jointe à la lettre).

Ne serait-ce pas le buste qui a été érigé par les soins d'une Commission dont il est question dans les lettres de Flaubert à Louise Colet ? Si oui, où ce buste a-t-il été érigé, à Rouen ou à Croisset ? Sur le plâtre on lit F. Pradier - 1841.

Ce ne serait donc pas James Pradier, dans l'atelier duquel Flaubert a rencontré Louise Colet ; les initiales ne correspondant pas. C'est pourtant Pradier qui a sculpté le buste de Rouen. On sait que le paiement tardait trop à son gré, ainsi qu'en font foi certaines lettres de Flaubert.

RÉPONSE. — Les prénoms de Pradier, le célèbre sculpteur, étaient Jean-Jacques dit James, mais officiellement le prénom est Jacques. Flaubert (Achille-Cléophas) père est décédé le 15 janvier 1846. Le buste dont s'agit, l'original, en marbre, qui correspond exactement à la maquette en plâtre du petit Musée de Nogent-sur-Seine, est le buste du Docteur A.-C. Flaubert, père de l'écrivain. Il est à l'heure actuelle au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen, salle du premier étage.

On ne s'explique pas le remplacement du J de James ou Jacques par le F qui s'explique encore moins. Quant à la date sur la maquette (1841), elle ne s'explique guère, ceci d'autant moins qu'en 1848 (voir à ce sujet la Correspondance), Gustave envoie à Pradier (après s'être fait attendre) la somme de 2.500 francs qui semble représenter les honoraires du sculpteur. Tout porte à croire que la maquette de Nogent-sur-Seine et le buste en marbre de Rouen, qui sont une seule et même chose, ont été

faits l'une et l'autre en 1847, et que la date 1841 sur la maquette doit se lire 1847 (7 déformé en 1 ?).

Terminons en signalant que, antérieurement à 1846 (donc avant le décès de Flaubert père), il a été fait par James Pradier un portrait de Achille-Cléophas Flaubert, sans qu'on sache si ce portrait a été ou non pour quelque chose dans le buste de 1847 (ou 1841). (Voir *Haute-cœur - Littérature et peinture en France du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, page 94).

Quand à la statue, il est exact que fut créée à Rouen une Commission extra-municipale dès le décès de Flaubert père pour son érection. Les impatiences et les imprécations de Gustave Flaubert n'ont pas manqué à ce sujet, mais le projet d'érection d'une statue s'est-il, à l'époque, transformé en mise en place du buste à l'Hôtel-Dieu de Rouen ? Ce pas impossible, quoique non prouvé, car on n'entendit plus jamais après 1847 parler de la statue.

*Renseignements transmis par M<sup>lle</sup> Gabrielle Leleu et complétés par M. Jacques Toutain-Revel.*

\*\*

De M<sup>lle</sup> Claudine TAZÉ.

*Poursuivant mes Etudes Supérieures de Lettres à la Sorbonne, je dois fournir un travail sur Flaubert et sur l'Éducation Sentimentale et plus particulièrement sur la vallée de la Seine dans son œuvre, aussi bien d'ailleurs dans Madame Bovary que dans l'Éducation. Je crois qu'une étude approfondie et même une étude stylistique des scènes qui ont pour cadre la Seine dans ces deux romans peut amener d'intéressantes constatations.*

RÉPONSE. — Il est toujours très difficile de dire quels sont les ouvrages ou documents qu'un écrivain a consultés — en supposant qu'il l'ai fait — pour écrire ses œuvres, et quelle a été leur influence sur ces œuvres. Cette réserve faite, il y a lieu de signaler les ouvrages suivants où la Seine et le site de Croisset ont été souvent évoqués.

FRAIPONT. - Les environs de Rouen - 120 dessins, texte de plusieurs écrivains Rouennais, édité chez Augé, Rouen, 1890.

ARDOUIN-DUMAZET. - La Seine de Paris à la Mer.

R. DUMESNIL. - La Seine Normande, Ed. de Gigord, Paris.

Les Guides JOANNE. - Vers 1900.

*Madame Bovary et l'Éducation Sentimentale*, en leurs Introductions, par R. Dumesnil. Ed. des Belles Lettres, Paris.

Georges DUBOSC. - Ses différentes Etudes sur Rouen et la Normandie.

\*\*

De M. Francesco COTUGNO.

*Après avoir écrit un livre sur Maupassant, je serais heureux d'écrire un livre sur Flaubert. Puis-je vous demander une bibliographie des œuvres ayant traité de Flaubert et de son œuvre ?*

RÉPONSE. — Une bibliographie des ouvrages ayant traité de Flaubert et de son œuvre est à peu près impossible à fournir. Depuis cent ans qu'on parle de l'écrivain, ce serait un travail de plusieurs milliers de noms.

En dehors des grands ouvrages ayant traité de l'ensemble de Flaubert (Dumesnil, Pommier, Descharnes, Thibaudet, Spencer, Colling, La Varenne,

Jacques Suffel, etc.), le demandeur trouvera les plus précieux renseignements dans :

TALVART et PLACE. — Bibliographie. Ed. Les Horizons de France, Paris, 1937.

*Revue de l'Histoire Littéraire de la France.* - à toutes dates, mais surtout depuis 1931.

*Bulletin des Amis de Flaubert* depuis sa parution, 1949.

## JOURNAUX ET REVUES

qui veulent bien parler de notre Bulletin

*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1959 et 1<sup>er</sup> juillet 1959 :

Cette grande Revue, où nous nous réjouissons toujours de compter de précieuses amitiés, consacre dans chacun des deux numéros précités quelques lignes au Bulletin n° 13 et au Bulletin n° 14. Nous l'en remercions très vivement.

\*\*\*

Paris-Normandie, jeudi 18 juin 1959 :

Dans un excellent éditorial, notre ami Gontran Pailhès analyse le dernier Bulletin, n° 14. Il signale les articles qui y sont contenus et se fait l'écho de la protestation émise par notre Société lors de la suppression de la Voix Normande sur la Chaîne Nationale de la Radiodiffusion Française.

\*\*\*

Le Liberté-Dimanche, 5 juillet 1959 :

Sous la signature Paul Leroy — que nous remercions — brève analyse dans cet hebdomadaire normand du dernier Bulletin, n° 14.

## Journaux et Revues reçus par notre Société

Notre Société a reçu avec le plus vif plaisir les journaux et Revues suivantes :

— Le *Bulletin des Ecrivains de Champagne*, XVI<sup>e</sup> année, 1958-1959, Nouvelle Série, n° 3. qui publie, page 9 et suivantes, un copieux compte rendu de la cérémonie de Nogent-sur-Seine (29 juin 1958) et un excellent article sur l'Ascendance Champenoise de Gustave Flaubert, reproduit dans le présent Bulletin.

— Le *Cerf-Volant*, avril 1959, qui publie quelques lignes sur notre

Bulletin, quelques lignes également (page 78) sur le livre de René Herval : *Les Origines de Madame Bovary* et d'excellentes chroniques sur Barbey d'Aurevilly, dont on vient de célébrer à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 150<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance (1808), en même temps que la réouverture du Musée.

— *Revue du Département de la Manche*, numéros avril 1959 et juillet 1959 (fascicules 2 et 3 de l'année 1959).

Excellente Revue, remplie de documents et d'articles du plus haut intérêt sur l'histoire et l'archéologie de la Manche.

— *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 mai 1959, qui publie à sa page 4 un excellent article de notre ami G. Bosquet : *Une Leçon de Madame Bovary*, reproduit dans le présent Bulletin.

— *Les Annales de Nantes*, 3<sup>e</sup> trimestre 1959, dans lequel numéro, M. A. Gernoux, secrétaire de Rédaction, demande à être renseigné sur la famille Fleuriot, ancêtre des Flaubert, ligne maternelle qui « chouanna » jadis. Tous renseignements seront les bienvenus.

— *Bulletin de la Société de Saint-Jean*, n<sup>o</sup> 31, juillet 1959, contenant un excellent article de Henry Lefai sur le *Journal* de Maurice Denis (3 vol., Ed. de la Colombe, Paris).

Il est reproduit notamment deux lettres de Maurice Denis à J.-K. Huysmans.

## Compte Rendus Littéraires

### Les Cousins de Nogent-sur-Seine

Sous ce titre, Gabriel Grolez fait paraître en une gracieuse plaquette le compte rendu des manifestations qui eurent lieu à Nogent-sur-Seine, le dimanche 29 juin 1958, lors de l'inauguration sur la maison des Parain-Bonenfant, d'une plaque commémorant les séjours de Gustave Flaubert à Nogent, et au cours desquels il puisa de précieux éléments pour *l'Education Sentimentale*. Cette plaquette est une excellente synthèse de la cérémonie, des paroles qui y furent prononcées et de l'ambiance qui y régna. De nombreux clichés accompagnent le texte.



### Relisons MADAME BOVARY

Sous le titre : *Pour son Centième anniversaire, relisons Madame Bovary*, Claudine Mersch — qui veut bien nous honorer de sa précieuse amitié — publie dans la *Revue des Langues Vivantes* (1), volume XXIII-6 (et, en extrait par plaquette séparée), une remarquable thèse sur *Madame Bovary*. Avec beaucoup d'originalité, l'auteur trace du célèbre roman d'excellents portraits. *Madame Bovary*, selon lui, peut être considéré

(1) Editée à Bruxelles.

comme une œuvre *statique*, c'est-à-dire une suite de tableaux admirablement vivants, en opposition à l'*Education Sentimentale* qui doit être considérée comme une œuvre dynamique, c'est-à-dire un roman d'action où la trame ne cesse d'exister. Il s'ensuit que la première œuvre contient une foule de descriptions, alors que la seconde est essentiellement narrative.

Le style de Flaubert — cette fameuse phrase ternaire qui lui est si spéciale — est parfaitement analysée et commentée.

Voici donc une thèse courte et concise sur l'œuvre de Flaubert dans laquelle (à côté de tant de fadaïses imaginatives sur le célèbre roman) on trouve des éléments particulièrement enrichissants.

\*  
\*\*

### La Victoire de Ry

Sous le titre : *Epilogue de l'affaire Bovary - La Victoire de Ry*, René Vérard publie à Rouen, aux Editions Maugard, un opuscule relatif aux sources littéraires de *Madame Bovary*. Nous avons, ici, eu si souvent à évoquer cette question que nous ne saurions rien ajouter d'autre à ce qui a été dit et écrit sur le sujet.

Rappelons brièvement que selon nous, *Madame Bovary* est un roman composite où Flaubert a pris des éléments ici et là, au hasard de ses recherches et de ses souvenirs, pour en faire un roman qui est beaucoup plus une suite de tableaux (œuvre *statique* pour reprendre l'excellente expression de Claudine Mersch dont nous citons le nom ci-dessus) qu'un roman d'action.

Il nous paraît vraiment difficile d'admettre l'exclusivité des lieux ou celle des personnages.

Quoiqu'il en soit, il n'en demeure pas moins que tout travail d'exégèse concernant ces lieux ou ces personnages est à noter, à retenir et à mettre en valeur.

Dans son ouvrage, René Vérard (quel malheur qu'il prenne si àprement à partie les exégètes qui ne pensent point comme lui !) fait d'heureuses analyses des personnages qui ont vécu à Ry, sans pour cela qu'on sache dans quelle proportion (et c'est là le véritable problème) Flaubert a pu s'en servir pour les héros de son roman. Signalons particulièrement, comme nous l'avons d'ailleurs fait dans le Bulletin n° 14 (page 39), une très complète et utile biographie du pharmacien Adolphe Jouanne, qui tint officine à Ry de 1848 à 1895.

\*  
\*\*

### Mon Père : Léon Hennique. Préface de Gabriel Reuillard

Suivant la double volonté posthume de Léon Hennique et de sa fille Nicolette Hennique-Valentin, les Editions Le Dauphin (Paris) publient un ouvrage au titre ci-dessus où se trouve relatée, par les soins empressés de sa fille, l'existence de Léon Hennique, l'un des écrivains naturalistes de l'époque 1880 et non des moindres, et l'un des six, Emile Zola compris, des *Soirées de Médan*. On y trouve, outre le récit de la vie de Léon Hennique, né à Basse-Terre (Guadeloupe), en 1850 (ou 1851, car l'acte de naissance, après incendie, a été reconstitué, semble-t-il, inexactement, affirme sa fille), décédé à Paris en 1935, des anecdotes

et des détails en grand nombre sur cette époque des plus curieuses et des plus vivantes de la République des Lettres. Tour à tour, Flaubert, Daudet, Zola, les Goncourt, Maupassant et bien d'autres sont campés en pittoresques silhouettes. Les notables événements de la période sont fidèlement transcrits, et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre si évaluateur que de les retracer aux yeux du lecteur.

Une excellente et vigoureuse préface de notre ami Gabriel Reuillard, qui connut fort bien Léon Hennique, ouvre le volume. Le préfacier considère comme un devoir de dire et d'écrire comment le véritable mainteneur de l'Académie Goncourt — après le procès de 1897-1900, qui déboutait les héritiers naturels Goncourt de leur demande de nullité de testament — fut Léon Hennique, confirmé légataire universel, qui réussit enfin, en 1903, à obtenir le décret du Conseil d'Etat reconnaissant la Société des Goncourt d'utilité publique.

La lecture de ce livre est précieuse ; sa préface, un acte de reconnaissance et d'encouragement.

---

## LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

### Dimanche 5 Juillet 1959. — Sous les frondaisons de Croisset, Pascal Bonetti, Président d'honneur des Poètes français, a chanté le souvenir de Flaubert

Le temps était propice le dimanche 5 juillet, pour une réunion en plein air. C'est ce dont ont pu se féliciter les Amis de Flaubert qui avaient organisé une manifestation littéraire à Croisset, dans la propriété même des Flaubert, devant le célèbre pavillon qui a été conservé et qu'on a transformé en musée.

La réunion était présidée par M. Pascal Bonetti, président d'honneur des poètes français, en présence notamment de M. Jacques Toutain, président des Amis de Flaubert ; de MM. Luc Bernard ; Poulain, maire de Cantelieu ; Vauquelin, conseiller général, maire, de Maromme ; Slama, avocat à la Cour d'Appel ; Senilh et Andrieu, membres du Comité des Amis de Flaubert ; Canu, président d'honneur de l'U.N.C. ; Rouault de la Vigne, René Herval Robert Eude et M<sup>lle</sup> Dupic, conservateur du Musée Flaubert et bibliothécaire municipale, membres de l'Académie de Rouen ; Richard et Mignot, arrière-petit-fils du père Mignot, qui faisait sauter sur ses genoux Gustave Flaubert enfant.

M. Jacques Toutain ouvrit la séance en évoquant avec éloquence la présence de Flaubert. C'est ici, sous ces ombrages, que notre grand romancier se promenait en déclamant, en hurlant, en « gueulant », comme il disait, les phrases qu'il venait de composer. Un livre, affirmait-il, est jugé par sa lecture à haute voix et mieux valait crever comme un chien plutôt que de livrer au public une phrase qui n'était pas mûre.

Sans Croisset, Flaubert n'eût pas écrit le quart de ses œuvres.

M. Jacques Toutain lit ensuite certains passages de « Madame Bovary » et de « Salammbô », en faisant ressortir la précision des idées et la richesse des expressions.

Il termina en remerciant M. Pascal Bonetti d'avoir bien voulu

présider cette fête et vanta son œuvre poétique, car M. Bonetti est aussi un poète de talent.

Ce dernier, à son tour, prit la parole pour se déclarer accablé par les compliments reçus. Puis, dans une heureuse improvisation, il démontra que Gustave Flaubert avait été lui aussi un poète, sinon par la rime, du moins par le rythme et par l'image.

Il fit aussi allusion à Jean Revel, père de M. Jacques Toutain, lequel fut un littérateur plein de mérite, ainsi qu'à quelques poètes locaux dont Louis Bouilhet, qui fut des intimes de Flaubert.

Louis Bouilhet fut d'ailleurs à l'honneur dans cette sympathique fête littéraire, puisque M. Luc Bernard récita avec succès l'un de ses meilleurs poèmes.

G. P.



### **Flaubert, les Corneille et Hector Malot, qui ont si merveilleusement enrichi les Lettres françaises, sont réunis dans un même hommage**

La manifestation littéraire des Amis de Flaubert à Croisset ne s'en est pas tenue aux cérémonies qui se sont déroulées en plein air, devant le pavillon de l'immortel auteur de « Madame Bovary », cérémonies dont nous avons déjà donné le compte rendu.

Le temps aidant, les Amis de Flaubert, sous la conduite de M. Jacques Toutain, leur président, se sont rendus à la maison des champs des frères Pierre et Thomas Corneille, où ils ont été reçus, avec la plus grande courtoisie, par M. Robert Flavigny, conservateur du musée, qui leur a fait admirer la belle ordonnance des lieux et l'enchantement du site.

Puis ils sont allés à La Bouille, où le général Lalande et M<sup>me</sup> les attendaient. Le général Lalande est le petit-fils du grand romancier Hector Malot et nul n'était mieux qualifié que lui pour évoquer, dans sa maison et devant sa bibliothèque, l'œuvre impérissable de l'auteur de « Sans Famille ».

Ainsi donc, Gustave Flaubert, Pierre et Thomas Corneille, ainsi qu'Hector Malot se sont trouvés réunis le même jour dans cette aimable fête de la Littérature normande.

G. P.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- SUFFEL (Jacques). — *Flaubert. Classiques du XIX<sup>e</sup> Siècle*. Editions Universitaires, 1958.
- CAJOLI (Vladimiro). — Il processo allo *Bovary* cento annidopo. — *Nuovo Antologia*, avril 1958.
- CAMILUCCI (Marcello). — L'Officina della *Bovary*. — *Humanitas* (Brescia), juin 1958.
- CIGADA (Sergio). — Un nuovo documento su *Madame Bovary* : il pittore Vaufrilard. *Revue italienne de Littérature moderne et comparée*, mars 1958.
- GAMBIER (P.). — L'ancêtre chouan de Flaubert. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août 1958.
- GENESLAY (G.). — Monsieur Homais. — *Le Pays d'Auge*, septembre-décembre 1958.
- PARVI (Jerzy). — En marge du Centenaire de *Madame Bovary*. (Réflexions sur l'état et l'orientation des recherches : en polonais. — *Kwartalnik neo-filologiczny*, 1957, 2-3.
- RICARD (Robert). — Galdos devant Flaubert et Alphonse Daudet. — *Bulletin de l'Institut Français en Espagne*, mai-juin 1959. (Texte publié aussi dans *A.V.P.*, octobre-décembre 1958.
- SECRECKA (Mieczysklawa). — Flaubert d'après sa nouvelle correspondance. *Roczniki humanistyczne* (Lublin) 2 3.
- SUFFEL (Jacques). — Les clés de l'*Education Sentimentale*. — *Nouvelles Littéraires*, 16 octobre 1958.
- CARMODY (Francis-J.). — Further Sources of *La Tentation de Saint-Antoine*. — *The Romanic Review*, décembre 1958.
- COLLIN (G.). — La véritable édition originale de *Madame Bovary*. — *Le Livre et l'Estampe*, n° 16.
- COOK (Albert). — Flaubert : the riches of detachment. — *The French Review*, décembre 1958.
- DUPUY (Aimé). — Le Docteur Vaucorbeil et son rôle dans *Bouvard et Pécuchet*. — *La Presse Médicale*, 22 novembre 1958.
- HENRIOT (Emile). — Eulalie fut-elle aimée par Flaubert ? — *Historia*, décembre 1958.
- JAUSS (Hans-Robert). — Die beiden Fassungen von Flaubert's *Education Sentimentale*. — *Heidelberger Jahrbücher*, 1958.
- LAMBIOTTE (Auguste). — Les exemplaires en grand papier des originales de Gustave Flaubert. - Liste complémentaire. — *Le Livre et l'Estampe*, n° 16.
- MARCEAU (Félicien). — Emma Bovary. — *Revue de Paris*, janvier 1959.
- MAUROIS (André). — La Dame aux Violettes. Une lettre d'amour inédite de Flaubert (à M<sup>me</sup> de Loynes, 1859 ou 1869). — *Plaisir de France*, décembre 1958.

- 
- MELANI (Pier-Luigi). — Gli esperimenti teatrali di Flaubert. — *Sipario*, avril 1958.
- GOOCH (G.-P.). — The Second Empire. XII. George Sand and Flaubert. — *Contemporary Review*, décembre 1958.
- CÉARD (Henry). — Lettres Inédites à Emile Zola. — Librairie Nizet, à Paris, 1959.
- GROLEY (Gabriel). — Les Cousins de Nogent-sur-Seine. — Imprimerie James Charles, 1958, à Romilly-sur-Aube.
- MERSCH (Claudine). — Relisons Madame Bovary. — Edité Revue des Langues Vivantes à Bruxelles. Volume XXIII, 6-1959.
- VÉRARD (René). — La Victoire de Ry. — Editions Maugard, Rouen, 1959. 19
- HENNIQUE-VALENTIN (Nicolette). — Mon père : Léon Hennique. Préface de Gabriel Reuillard. — Edition Le Dauphin, Paris, 1959.
- DUMESNIL (René). — Le Rideau à l'Italienne. — Editions Mercure de France, Paris, 1959.
- BOSQUET (Gaston). — Une Leçon de Madame Bovary. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 mai 1959.
-